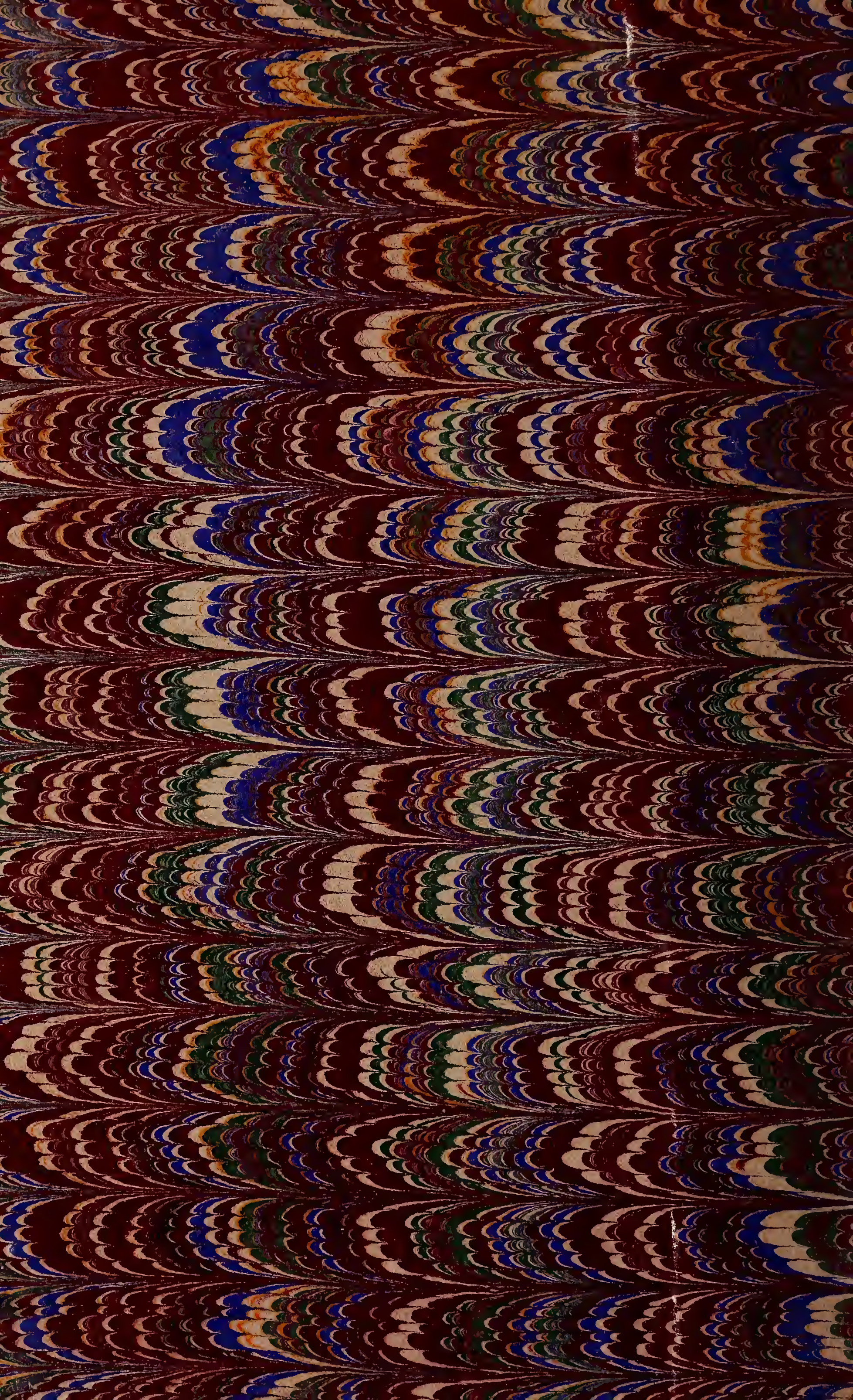
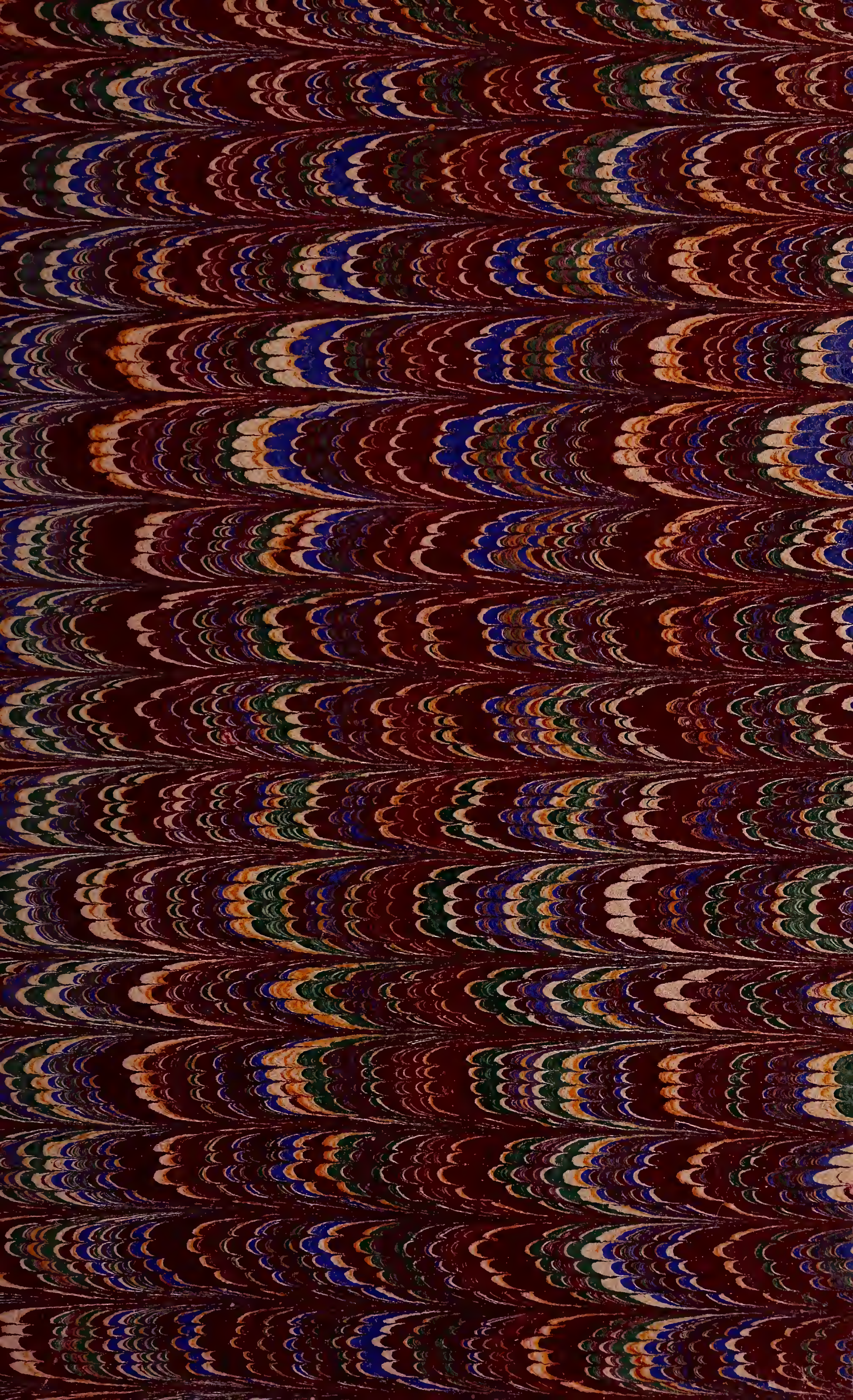

3 1761 09938985 0





GRISÉLIDIS

MYSTÈRE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur la scène de la Comédie-Française, le 15 mai 1891

Il a été tiré :

20 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés.
10 exemplaires sur papier Impérial du Japon, numérotés.

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

ARMAND SILVESTRE & EUGÈNE MORAND

GRISÉLIDIS

MYSTÈRE

En trois Actes, un Prologue et un Épilogue
en vers libres



PARIS
ERNEST KOLB, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

1891

PERSONNAGES

GRISÉLIDIS, marquise de Saluce	Mmes	BARTET.
FIAMINA		LYNNÈS.
BERTRADE, suivante de Grisélidis		MORENO.
LE MARQUIS DE SALUCE . . .	MM.	SILVAIN.
LE DIABLE.		COQUELIN Cadet
ALAIN.		LAMBERT, Fils.
GONDEBAUT.		LELOIR.
LE PRIEUR.		LAUGIER.
UN HÉRAUT.		HAMEL.
PREMIER CORSAIRE.		FALCONNIER.
DEUXIÈME CORSAIRE		ROYER.
LOYS		La petite GAUDY.
LE MENEUR DU JEU	Mlle	LUDWIG.

A Madame

JULES CLARETIE,

Madame,

En nous laissant vous dédier *Grisélidis*, vous nous avez permis d'acquitter une dette de reconnaissance bien douce.

Avec votre intuition de femme, et de femme d'esprit, vous avez pressenti la première, ce que l'œuvre pouvait devenir et vous avez rassuré, pour nous, ces heures toujours inquiètes où le poème n'est encore que le rêve.

Votre nom, mis en tête de cette pièce, nous portera une seconde fois bonheur.

Avec elle, Madame, nous mettons à vos pieds l'hommage de notre profond respect.

Armand Silvestre et Eugène Morand.

20 mai 1891.

PROLOGUE

La toile se lève sur un rideau d'avant-scène représentant, dans un style très ancien, le théâtre, tendu de tapisseries de haute lice, devant lequel va se jouer la pièce. Au bas et au milieu de ce rideau l'entrée de l'Enfer, figurée par la bouche énorme du diable dans les flammes et dans la fumée. De chaque côté de grands lys symboliques. Au fond, entre les arbres, les murs crénelés d'une ville sous un ciel étoilé d'or. Ce rideau, devant lequel s'avance le meneur du jeu, baisse entre chacun des actes

LE MENEUR DU JEU.

Mesdames et Messieurs, salut !
La gloire de Dieu soit bénie !
Les Clercs, dans cette ville unis en compagnie
Et, qu'entre tous, leur propre choix élut
Pour être dignes de vous plaire,
Vont le tenter encor. Que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère.
Si le conte est léger qui vous sera conté !
Pourvu que la morale en demeure exemplaire,
Du décret de Moscou l'esprit est respecté !
Ce n'est pas une tragédie,
Bien qu'il soit permis d'y pleurer ;
Bien qu'on y doive rire, à tout considérer,
Ce n'est pas une comédie.

Non! C'est un conte en l'air fait pour les bonnes gens
Sans parti pris, au caprice indulgents,
Et qui, dans cet âge morose,
Las des chiffres et de la prose,
Ont le vague désir d'aller, dans les bois verts,
Suivre, à la musique des vers,
Le vol du papillon et l'âme de la rose.
Car dans l'effarement de nos jours incertains,
Par le sage l'heure est choisie
Que berce dans l'azur, plus haut que les destins,
L'aile d'or de la fantaisie!
— Mais d'ailleurs, ce n'est pas un conte tout à fait:
De la légende il vient — comme l'histoire —
Pétrarque et Bocace en effet,
Ont raconté cet acte méritoire
D'une femme fidèle et la chose est notoire.
Ils ne mentent pas plus que Pline et que Strabon!
— En fait de vérité, du grain fertile et bon
Qui sait bien distinguer l'ivraie?
L'histoire n'étant pas vraisemblable elle est vraie.
On y parle de Dieu, du Diable, et je sais bien
Que dans ce temps cruel aux mythes
Tous les dieux sont défunts, tous les diables ermites:
Mais il est quelquefois très doux d'être païen.
Dame Grisélidis était femme de bien ·

Fantôme d'un passé charmant elle s'avance
Sous le ciel doré de Provence,
Qui lui fait un dais de soleil,
Blanche comme l'hostie en l'ostensoir vermeil !
Le mystère d'antan — qui nous sert de modèle —
S'appelle : « Le Miroir de l'Épouse fidèle »,
— *Regardez-vous un peu, mesdames entre vous ;*
Et l'une à l'autre, pour rassurer vos époux,
Servez-vous de miroir ! — Puis que chacune dise
A son mari, tout bas, sans vantardise
— « *Elle non ! Mais moi, si !..* » *chacun sort enchanté.*
Croyez bien cette vérité !
Consolante sinon très neuve :
La foi seule nous sauve et mène en paradis.
Et maintenant oyez quelle terrible épreuve
Subit pour sa vertu dame Grisélidis.

GRISÉLIDIS

ACTE PREMIER

L'oratoire de Grisélidis. — Pièce d'aspect sévère, fenêtre à gauche au fond; au-dessus de la fenêtre est peinte une fresque représentant le Paradis terrestre et la première tentation de la femme. A droite, au fond, un triptyque dont les volets sont fermés au lever du rideau; ouverts au courant de l'acte, ils laissent voir une statue de sainte Agnès ayant sous les pieds un diable sculpté. Près de la fenêtre ouverte, un lutrin sur lequel est placé un livre où sont peintes des enluminures. Sur l'autel une croix.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTRADE, elle chante en filant au fuseau et à la quenouille.

En Avignon, pays d'amour,
Tout doucement un troubadour
Dit à sa mie :
Suis-moi sous le ciel qui pâlit,
Tandis que ta mère, en son lit,
Est endormie.

A Vaucluse, nous cueillerons
Des bluets et des liserons
De toutes sortes;
Pour, qu'avec ces petites fleurs,
Tous mes baisers et tous mes pleurs
Tu les emportes.

Et si ta mère, à ton retour
En Avignon, pays d'amour,
Est réveillée,
Montrant chacune de ces fleurs,
Dis-lui que du matin les pleurs
Seuls l'ont mouillée.

En Avignon, pays d'amour...

SCÈNE II

BERTRADE, GONDEBAUT

GONDEBAUT, il entre, portant une cotte de maille et des épées.

Mademoiselle, chut! Car les chansons d'amour
Ne sont plus de saison.

BERTRADE.

Que dites-vous, messire
Gondebaut, et pourquoi tout cela?

Montrant les armes que porte l'écuyer.

GONDEBAUT, posant les armes sur un siège au fond.

Pour s'occire.
Galamment, à la guerre, et comme il sied, morbleu !
A tout bon gentilhomme aimant sa dame et Dieu !

BERTRADE.

Ciel ! une nouvelle croisade !

GONDEBAUT.

Pas encore, douce Bertrade;
Mais que le Sarrasin ose lever le front,
De la Croix dans son sang nous laverons l'affront !
En attendant, — il faut, — la chose est nécessaire,
Purger la mer que tient plus d'un corsaire
Au pays barbaresque emportant son butin ;
Et c'est pourquoi, dès le matin,
Le clairon sonne ses vacarmes
Et rassemble les hommes d'armes...
Tous vont partir pour le pays lointain.
Qui reviendra? Je n'en sais rien; moi-même,
Malgré le flot neigeux dont mon front se voila,
Je suivrai le maître que j'aime.
Et, dans la bataille suprême,
S'il n'en reste que cent, je serai le centième...
Et s'il n'en reste qu'un, pour conter tout cela,
Dieu veuille, et mon patron, que je sois celui-là !

BERTRADE, railleuse.

Grand cœur !

GONDEBAUT.

Aussi n'est-ce pas l'heure
De chanter, dans cette demeure
D'où tant de héros vont partir,
L'amour et ses plaisirs, et le charmant mystère
Des bois où l'aube a mis ses pleurs.
C'est du fer et non pas des fleurs
Qu'au printemps le soleil fait monter de la terre!
Et l'an qui vient, les blés nouveaux,
Après la moisson des épées,
Mêleront aux rouges pavots
La pourpre des têtes coupées!

BERTRADE.

Quelle horreur!

GONDEBAUT, allant à la fenêtre du fond.

Regardez! Tous polissent le fer
Comme des forgerons d'enfer.
Hé! Bernart! Eh! Renaud! Toi, Pincebœuf, travaille,
Courage, Malitourne! Au jour de la bataille,
Le sang des mécréants rougira ce harnois...

Fanfare au dehors.

Mais ce bruit?

Regardant au loin.

Qu'est-ce que je vois,
Le pont-levis s'abaisse.

Appel de cor sur les remparts.

Au donjon le cor sonne.

Je ne distingue encore personne...
Ce flot de poussière... Mais si!...
Précédant des soldats en route.
Un cavalier s'avance... Un messager, sans doute...
C'est un héraut du roi... Messire, par ici!

Avec forfanterie.

C'est fort bien fait, morbleu! qu'on chasse de la côte
Ces gueux! Si nos efforts contre eux sont superflus,
Ce ne sera pas de ma faute...
Et si j'en reviens mort, non plus!

SCÈNE III

GONDEBAUT, BERTRADE, UN HÉRAUT D'ARMES

BERTRADE, au héraut qui entre, introduit par Gondebaut.

Ainsi, la guerre est déclarée?...

LE HÉRAUT.

Certes, ma belle enfant. Dans toute la contrée
On ne trouvera pas demain
Homme pouvant porter un estoc dans sa main.

A Gondebaut lui montrant un parchemin scellé.

Ton maître doit partir sur l'heure,
Voici l'ordre du roi.

GONDEBAUT.

Je vais donc le quérir.
Vivent les coups d'épée... on peut n'en pas mourir.

Il sort.

SCÈNE IV

BERTRADE, LE HÉRAUT

BERTRADE.

Plus d'un homme est joyeux, plus d'une femme pleure.
La guerre, c'est cela!

LE HÉRAUT.

Douce à nos cœurs virils.

BERTRADE.

Mais triste à nos cœurs d'amoureuses
Chez elles, peureuses
Des lointains périls!
O ma pauvre maîtresse!

LE HÉRAUT.

Écoute! La Marquise
Est, selon tous, de grâce exquise,
De visage riant, belle comme le jour!
Et ton maître, dit-on, l'épousa par amour.
De tout cela que faut-il croire?

BERTRADE.

Mais tout est vrai dans cette histoire :
Grisélidis était la fille d'un berger
Et, pauvre, les pieds nus, en ce temps peu prospère,
Conduisait, par les champs, les moutons de son père.
Mais, comme au cœur d'un buisson, l'oranger
De son charme hautain domine les airelles,
Elle était non pareille aux autres pastourelles :
Geneviève la Sainte était sans doute ainsi.

LE HÉRAUT.

Mais comment le Marquis la connut-il?

BERTRADE.

Voici !
Il chassait, le hasard ou plutôt Dieu, sans doute,
Amena l'enfant sur sa route.
C'est un enchantement vainqueur
Qui, de ses yeux, descendit dans son cœur.
Se sentant le captif d'une chaîne inconnue
Il demanda son nom. De sa voix ingénue
Elle lui dit : « Grisélidis » !
Jamais ange du Paradis
N'a d'une musique pareille
Enchanté quelque humaine oreille.
Lors devant elle, il se mit à genoux
Courbant le front ainsi que sous un frisson d'aile,
Et lui dit sur un ton très doux :
« Grisélidis, sois ma femme fidèle »

LE HÉRAUT.

Et que répondit-elle à ces mots?

BERTRADE.

« Monseigneur,
D'un cœur reconnaissant j'accepte cet honneur.
La volonté du Ciel sans doute étant la vôtre,
Désormais je n'en aurai d'autre
Que vous obéir sans merci!
Près de vous, loin de vous absente
Pour quelque douleur qu'il ressente,
Mon cœur n'aura d'autre souci.
Disposez de votre servante. »
— Et Marquise elle était la semaine suivante!

LE HÉRAUT.

Mais qu'ont dit les vassaux du Marquis?

BERTRADE.

Tous, vraiment,
Ont, tour à tour subi le même enchantement:
Voir Grisélidis, c'est connaître,
Dans la grâce exquise d'un être,
Tout ce qui peut plaire et charmer:
C'est soulever un coin du voile
Qui cachait aux regards l'étoile,
Et qu'on craint de voir se fermer,
C'est dans le rêve qui nous porte
Du Paradis franchir la porte,
Voir Grisélidis, c'est l'aimer!

LE HÉRAUT.

Tudieu! Quelle ferveur pour sa beauté!

BERTRADE.

Personne
N'échappe à cet attrait doux et mystérieux
Qu'a son sourire et qu'ont ses yeux.
Même le cœur blessé par elle, lui pardonne...
Ainsi le pauvre clerc qui l'aimait follement
La croyant épouser quand elle était bergère,
Alain, dont l'espérance, hélas! fut passagère,
Mais qui reste fidèle à cet attachement...

LE HÉRAUT.

L'aimait-elle aussi?

BERTRADE.

Non, vraiment!
A tout profane sentiment
Grisélidis est étrangère.
De sa beauté n'ayant mesuré le pouvoir,
Elle ignore l'amour, n'aimant que le devoir.
Ses beaux yeux clairs de leurs chastes caresses,
N'ont jamais consolés les fronts par eux pâlis.
Elle est au jardin des tendresses
Non pas la rose, mais le lys.
Elle charme les monstres même!
Ces corsaires fameux, qu'autour de ce rocher
On sent rôder, n'en veulent approcher
Que pour la voir dans sa grâce suprême.

LE HÉRAUT.

Quand sera loin celui qu'elle aime,
Hélas! Je plains Grisélidis!

BERTRADE.

Dieu, pour la consoler, lui laissera son fils,
Et ses heures seront largement occupées
A lui montrer, tracés dans quelque texte ancien,
Où sont d'azur et d'or peintes les épopées,
Le chemin du devoir et la route du bien.

LE HÉRAUT, s'approchant du livre ouvert sur le lutrin.

Quoi! la Marquise peut déchiffrer ce grimoire?

BERTRADE.

Quand le soir se revêt de velours et de moire
Pour voir les flots dormants, elle vient là; je lis,
Et l'on ne sait, devant les cieux pâlis,
Lequel met dans nos cœurs la plus douce chimère
Ou du tendre Virgile ou du divin Homère!...
Voyant entrer le Marquis.
Seigneur, voici venir mon maître.

SCÈNE V

BERTRADE, LE HÉRAUT, LE MARQUIS

LE MARQUIS, au héraut qui lui a remis le parchemin scellé.

Dis au roi,

Qu'en ce jour comme naguère
Il a mon sang, il a ma foi.
Et que sans plus tarder, je vais partir en guerre.

A Bertrade.

Toi, préviens ta maîtresse...

Le héraut sort. — A Gondebaut.

Ah! toi,
Fais l'appel des présents. Nous partons dans une heure.

Bertrade rentre à droite. Gondebaut sort par la gauche. Pendant les stances du marquis, musique en sourdine sur l'air chanté par Bertrade au lever du rideau : En Avignon... etc.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul.

C'est peu, pour le soldat de quitter sa demeure,
Quand à son foyer vide, il n'est pas attendu;
Ayant fait au ciel sa prière
Au combat il court éperdu
Et sans regarder en arrière;
Tel je partais jadis!

— Aujourd'hui c'est comme une trame
Qui se brise; un doux nom de femme,
Tout bas pleure au fond de mon âme,
Grisélidis! Grisélidis!

Oiseau qui pars à tire d'aile,
Qui là-bas te parlera d'elle?
Te retrouverai-je fidèle
Grisélidis! Grisélidis!

Pour suivre en combattant l'armée,
Pour la gloire et pour sa fumée,
Ne plus revoir la bien-aimée
Grisélidis! Grisélidis!

O souvenir du jour où je l'ai rencontrée!
Nous étions seuls tous deux dans le grand bois profond;
Je tenais dans mes mains la main de l'adorée;
Son âme s'ouvrait toute et je voyais au fond
— Oh! je le vois encore. —
Son amour ingénu poindre comme une aurore!
Je lui fis mon serment et celle que j'aimais
Quand j'eus dit «Pour toujours», répondit «Pour jamais!»

Entre le Prieur.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LE PRIEUR

LE PRIEUR.

Vous partez, monseigneur?

LE MARQUIS.

Oui, Prieur! pour la guerre.
Ainsi que je l'ai fait naguère,
Je vais combattre au nom du Christ et pour la Foi!
Et bientôt, s'il ne tient qu'à moi,
L'Infidèle aura fui comme un souffle d'orage.

LE PRIEUR.

Dieu bénit qui le sert.

LE MARQUIS.

Aussi j'ai bon courage,
Et c'est d'un seul regret que mon cœur se défend
Je quitte, hélas! ma femme et mon enfant!

LE PRIEUR.

Le Seigneur gardera tous les deux sous son aile

Montrant le triptyque.

Pour nous mieux assurer sa clémence éternelle
Invoquons sainte Agnès, qu'on vénère en ce lieu
Comme une protectrice auguste près de Dieu

Il ouvre le triptyque.

Ne craint plus rien qui met sa confiance en elle.

Arrêtant le Marquis qui va s'agenouiller.

...Cependant, monseigneur, portant si loin vos pas,
Ne trouverez-vous pas
Bon de laisser ici — car si faibles nous sommes! —
Pour nous défendre quelques hommes,
Ils sont méchants les Turcs de Tunis et d'Alger!

LE MARQUIS, s'approchant de la fenêtre.

De ce château les murs éloignent tout danger,
Comme l'aire d'un aigle inaccessible et haute,
Sa triple enceinte, au loin, va dominant la côte
Et le vol des milans à ses pieds vient mourir.
Pour ceux-là seuls je me sens attendrir,

Êtres doux et plus chers encor par leur faiblesse,
Qu'en partant pour longtemps je laisse!
O fragiles bonheurs et trop vite interdits!
Adieu, mon fils! Adieu, chère Grisélidis.

LE PRIEUR.

Comme sort du combat l'épée,
Plus éclatante et mieux trempée,
Vers elle plus ardent, reviendra votre amour.
Puis, monseigneur, à ne rien feindre,
Dame Grisélidis, seule, n'a rien à craindre
En ce séjour!
L'astrologue qui lit dans la main, comme aux astres,
N'a-t-il pas dit, qu'en ces murs demeurant,
Dame Grisélidis n'encourait nuls désastres?

LE MARQUIS.

Crois-tu donc aux sorciers?

LE PRIEUR.

Le Seigneur est si grand
Qu'il peut, quand il lui plaît, les faire parler juste!
Sans avoir une foi robuste
Dans les propos de celui-là
Je dis, Monseigneur, et sans honte,
Qu'il vous convient d'en tenir compte:
Une femme enfermée en vaut deux...

LE MARQUIS.

Qu'est cela?

Que dites-vous, Prieur? Traiter en prisonnière
Grisélidis, la fleur éprise de lumière
Que j'ai cueillie en mon chemin,
Du ciel clair buvant la rosée!
Garder captif l'oiseau dont l'aile s'est posée
Si confiante dans ma main!
Grisélidis esclave! Oh! non! Que dès demain,
Les portes s'ouvrent devant elle!
Et que sa liberté soit telle,
Qu'elle aille, s'il lui plaît, écouter dans les bois,
Au murmure du vent, les adieux de ma voix,
Chercher mes yeux, le soir, dans quelque étoile en flamme.

LE PRIEUR.

C'est tenter Dieu que tant croire à sa femme!

LE MARQUIS.

C'est Dieu qu'elle invoqua dans un serment sacré
Et j'en jure aujourd'hui par sa toute-puissance.
De deux choses, jamais, non! je ne douterai:
C'est sa fidélité. C'est son obéissance.
Le devoir en deux mots par elle prononcés
Devant l'autel des fiancés.
Elle est sage autant que je l'aime.

LE PRIEUR.

Mais le Diable est malin!

LE MARQUIS.

Devant le Diable même
J'en jurerais s'il était là!

SCÈNE VIII

LE PRIEUR, LE MARQUIS, LE DIABLE

LE DIABLE, sculpté sous le triptyque se lève et descend en scène.

Monsieur le Marquis, me voilà.

LE PRIEUR.

Grand Dieu! Quel miracle effroyable!...

LE MARQUIS.

Monsieur, êtes-vous bien le Diable?

LE DIABLE.

Ma parole, le Diable! Et qui ne s'en défend.
Mais un Diable très bon enfant
Et très compatissant aux misères des hommes,
Un Diable marié, Marquis, tout comme vous,
C'est-à-dire berné, moqué, contrit, jaloux...

LE MARQUIS.

Morbleu! Parlez pour vous!

LE DIABLE.

On sait ce que nous sommes
Pour la plupart, et les délices d'être époux!

Moi, j'avais, comme on dit, fait le diable sur terre
Où longtemps j'avais voyagé
Pratiquant gaîment l'adultère
Quand en me mariant, le Seigneur s'est vengé.
Celle dont, en enfer, il m'a fait la victime,
Est coquette, méchante, et de plus légitime!
Et c'est affreux comme nous nous aimons!
O rage! Avoir été le plus gai des démons,
Un diable si jovial que, sur la route bleue
Où le plaisir guidait mes pas
Je ne sentais seulement pas
L'effort des pauvres gens qui tiraient sur ma queue!
Avoir fait les cent coups, les deux cents, les trois cents
Les mille! Et dans les airs fait pousser en tous sens
Sur les fronts des maris des coiffures étranges
Pour que, pareil aux chars embourbés dans les fanges
S'en vienne platement se briser mon destin
Au carrefour obscur d'un hymen clandestin!
Au carrefour! Ils sont, — J'en ai la mort dans l'âme, —
Toujours un tas de gens aux trousses de ma femme,
Et dans l'unique but — j'en suis trop sûr, hélas! —
De réjouir, en moi, l'ombre de Ménélas.

LE PRIEUR.

Ce serait pain béni pour vous, messire Diable!

LE DIABLE, *faisant le geste de refuser*

Non, je n'en use pas! Vous êtes charitable
Et l'on peut voir, moine de bien,
Qu'en cela vous ne craignez rien!

Tant pis pour vous, mon cher. Le jeu vaut la chandelle.
Pas de femme vaut moins qu'une femme infidèle.

Geste ironique du Prieur.

Pardon, je ne suis pas des époux dont on rit! —
Connaissant des galants le moindre stratagème
Par les tours que j'ai faits moi-même,
A m'en garer j'ai mis tout mon esprit.
J'associe à mon art ma femme. Ça l'occupe.
De son instinct pervers me faisant un appui,
Elle m'aide à troubler les ménages d'autrui
Et pendant ce temps-là je ne suis pas sa dupe!
N'est-ce pas très malin, cher Marquis?

LE MARQUIS.

Sur ma foi,
Cessez cette plaisanterie.
Faites votre métier de diable, je vous prie,
Et ne vous mêlez plus de moi.

LE DIABLE.

Pardon, mais je vous trouve drôle,
Marquis, et nous changeons de rôle.
Qui de nous, s'il vous plaît, de l'autre s'est mêlé?
J'étais tranquille en ce triptyque
Où, chaque jour, pour fuir mon ménage authentique
Je me blottis en chimère roulé.
Car on est mieux, dans cette calme enceinte,
Loin de l'Enfer, sous les pieds d'une Sainte,
Qu'aux mains d'une diablesse! Et mes meilleurs
[moments,]

C'est là que je les passe, aux souvenirs charmants,
Des belles qu'autrefois j'ai si bien...

LE PRIEUR.

Sacrilège!

LE DIABLE.

Et vous venez troublant le sortilège
Où mon bonheur d'antan revivait tout entier,
De vos affaires m'ennuyer!
Et puis vous m'envoyez au diable!
Mais le diable c'est moi! Sans en être étonnés
Reniflez-moi, mon corps sent le soufre à plein nez.

LE PRIEUR, sentant de loin les habits du diable.

C'est vrai!...

LE DIABLE.

La chose est incroyable
Qu'on me dérange à tout propos!
Passez-vous du diable, que diable!
Ou laissez le diable en repos.
En ces lieux évoqué par vous, ma foi, je reste!
Il s'assied sur la table les jambes croisées

LE PRIEUR, au marquis.

Oh! mon cher maître, imprudence funeste!

LE DIABLE, au marquis qui s'avance pour le chasser.

Je précise, Marquis, ayant tout entendu
Contre moi le pari sera par vous perdu
Si la Marquise oublie, en votre absence,
Un de ces deux devoirs envers vous contractés
Fidélité d'abord ! ensuite obéissance !
Ces deux mots-là par moi furent bien écoutés ?
C'est cela, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

C'est cela sur mon âme.

LE PRIEUR, au diable.

Donc, vous n'admettez pas la vertu de la femme?

LE DIABLE.

De la femme d'autrui, bon moine, s'il vous plaît !
La vertu de la femme ! elle existe sans doute,
Mais sur le chemin que j'ai fait
Si je l'ai rencontrée en route
La Malepeste ! Elle se cachait bien.
Et s'est toujours cachée. Ainsi cette aventure

Il montre le mur où est peinte une fresque.

De nos premiers parents, que, d'après l'Écriture,
Reproduisit un peintre en ce mur ancien ;
C'est Ève au paradis déjà croquant la pomme.
C'est la première femme offrant au premier homme

La corne où l'abondance est seule, en certains cas
Pour les gens très indélicats.
Ève! C'était déjà la femme très complète
Dans son charme subtil, pénétrant et pervers,
La croqueuse de cœurs, reine des Univers!
Elle eût ruiné sans doute Adam par sa toilette
Si le seul vêtement de sa beauté replète
N'eut pendu, feuille verte, aux bras des figuiers verts!
Ah! Je la connais bien la femme. Je vous jure!
Voilà pourquoi, Marquis, je tiens votre gageure.

LE MARQUIS.

Va-t-en démon!

LE DIABLE.

Qu'est-ce que je vous dis!
Vous doutez!

LE MARQUIS.

Pour que nul ne pense que je doute
De la vertu de ma Grisélidis

Retirant du doigt son anneau pour le donner au diable.

Pour gage prends ce sceau! devant Dieu qui m'écoute
J'accepte.

LE DIABLE.

A la bonne heure!

LE PRIEUR.

O prince des maudits!

Priant je te vaincrai. Mais d'abord il importe
Que de ce sanctuaire on te ferme la porte,
Comme autrefois celle du Paradis
Tiens.

Le prieur ferme la porte du triptyque et y trace un signe de croix.

LE DIABLE, se courbant d'abord sous le signe de croix puis relevant la tête avec défi.

Me voilà bien pris !

S'approchant de la fenêtre.

N'ai-je pas la fenêtre ?

Au prieur.

Ne sais-tu pas, pauvre savant,
Que plus subtil que l'air, plus léger que le vent,
Je puis, comme il me plaît, paraître et disparaître
Et passer par le trou des serrures de fer ?

LE PRIEUR.

Puisqu'il le faut, démon, eh bien ! va pour la guerre
Pour combattre le bon combat contre l'Enfer,
J'aurai le Ciel qui le vainquit naguère.

LE DIABLE.

Contre le Ciel, j'aurai l'Amour !

Il saute par la fenêtre. On entend se perdre au loin son rire infernal.

SCÈNE IX

LE PRIEUR, LE MARQUIS

LE PRIEUR.

Seigneur, je vais trembler jusqu'à votre retour
Nous avons fait une folie.
En bravant un pouvoir devant lequel tout plie !

LE MARQUIS.

Pour sortir glorieux de ce combat vainqueur
N'as-tu pas la prière et n'ai-je pas son cœur ?

Voyant entrer la marquise.

Elle vient ! va prier !

Le prieur sort.

SCÈNE X

LE MARQUIS, GRISÉLIDIS

GRISÉLIDIS, *au marquis.*

Il est donc vrai ! c'est l'heure,
L'heure si triste des adieux !
Jusqu'ici dans cette demeure
Vous n'aviez fait jamais encor pleurer mes yeux !

LE MARQUIS.

Va, le ciel nous réserve un retour radieux!

GRISÉLIDIS.

Ne tardez pas. J'ai peur. Un pressentiment sombre,
Me fait craindre un désastre où notre amour ne sombre.
Pensez à ma détresse au moins dans le combat!
Si vous avez là-bas toujours l'âme occupée
De moi, je porterai bonheur à votre épée!

Elle se cache la tête dans les mains.

Ah! Dieu, je sens mon cœur qui sanglote et qui bat.
Pardon, mon seigneur et mon maître!
Je voulais être forte et vous voyez mes pleurs.

LE MARQUIS.

J'y vois, Grisélidis, ta tendresse apparaître
Les larmes du matin font plus belles les fleurs!
Mais mon cœur en goûtant ces trop dangereux charmes
S'en pourrait amollir.
Grisélidis, cache-moi donc tes larmes
Car devant le devoir je ne veux pas faiblir,
En combattant pour Dieu nous aurons la victoire
Toi qui, bien que mon front déjà fût argenté
Par la guerre et le temps, m'a donné ta beauté,
Je te dois bien un peu de gloire
Et mon bonheur du moins je l'aurai mérité.

GRISÉLIDIS.

Si longtemps loin de vous, mon Dieu, je n'y puis croire!

LE MARQUIS.

Pour te faire moins long le temps de cet exil
Et, bien qu'un nécromant menaçât d'un péril
Ta vertu, si jamais tu passais cette enceinte,
Te jugeant impeccable à l'égal d'une sainte,
Je veux que librement tu vives dans ces lieux
Comme l'oiseau qui vole au soleil dans l'espace.

GRISÉLIDIS.

Le ciel est sans soleil quand je n'ai plus vos yeux
C'est eux que chercheront les miens dans l'air qui passe.
J'accepte pour cela seulement, cher époux,
Merci de croire en moi comme je crois en vous!

LE MARQUIS.

Vois-tu, c'est que je t'aime et que j'ai foi, chère âme,
Aux serments que jadis nous avons échangés!

GRISÉLIDIS.

Depuis ces jours heureux nos cœurs sont-ils changés!

LE MARQUIS.

Eh bien! redis-les-moi, ces mots, ces mots de flamme
Qui me consoleront: promesses de vertu
Et promesses d'amour que mon amour adore!
        Redis-moi tout cela, veux-tu?

GRISÉLIDIS, remontant vers la fenêtre.

Ce que j'avais juré, je vous le jure encore:

Devant ce soleil qui monte aux cieux clairs
Et rayonne au-dessus du calice des mers,
Comme aux mains du prêtre l'hostie,
Je vous donne ma foi librement consentie;
Que mes gages d'amour vous soient donc confirmés,
Sachez que je vous aime autant que vous m'aimez.
Votre volonté me fut-elle même
Cruelle à mourir, j'accepte mon sort
Et j'obéirai puisque je vous aime
Jusque dans la mort.

LE MARQUIS, lui montrant la campagne baignée de lumière.

Le ciel se réjouit à voir notre tendresse
Les beaux jours sont venus! C'est la grande allégresse
Des choses, dans l'air tiède et vibrant de l'été.
De voix et de parfums le bois est enchanté,
Le monde n'est qu'une caresse!
Savoure ces douceurs cependant que là-bas
L'âme d'un souvenir blessée
Je porterai dans les combats
Un cœur tout plein de ta pensée.

GRISÉLIDIS.

Dans la nature, hélas! sans vous rien ne m'est doux.
L'aumône emplira mes journées
Et de ces libertés que vous m'avez données
La seule que je veuille est de prier pour vous.
On est plus près de Dieu sur les collines vertes
Dans la solitude des soirs,
Quand les roses encore ouvertes

Se balancent dans l'air comme des encensoirs!
Tout prie autour de nous, à ces heures bénies.
Leurs vœux avec les miens vers le ciel monteront
Et les astres, le long des voûtes infinies,
Verseront la pitié de Dieu sur votre front!

On entend au dehors sonner une fanfare.

LE MARQUIS.

Il faut partir!

GRISÉLIDIS.

Non pas sans avoir, je l'espère,
Embrassé notre enfant.

LE MARQUIS.

C'est vrai, chez moi l'époux
Allait presque oublier le père

Appelant Bertrade qui entre.

Bertrade... fais venir Loys auprès de nous.

SCÈNE II

GRISÉLIDIS, LE MARQUIS, BERTRADE
puis LOYS

GRISÉLIDIS.

Tout près d'ici devinant votre envie

J'ai dit qu'on l'amenât.

Loys entre conduit par Bertrade.

Monseigneur, le voici !
La douceur des baisers qui lui sera ravie
Pour la dernière fois, qu'il la connaisse ici !

LE MARQUIS, à l'enfant.

Toi, dont, pour le faix lourd des armes,
Je quitte le léger berceau,
Enfantelet, pauvre arbrisseau,
Avant la vie, apprends les larmes.

Près de toi, c'était le bonheur ;
Là-bas, c'est la souffrance amère.
Cependant je quitte ta mère ;
Avant la vie, apprends l'honneur.

Qu'un baiser console et caresse
Celle qui te donna le jour.
Garde-lui ta seule tendresse !
Avant la vie, apprends l'amour !

Il bénit l'enfant.

J'ai trois biens : mon amour, mon honneur et ma vie.
Mon amour, je l'emporte au profond de mon cœur,
Croyant en ta parole, ô femme. Et je confie
Aux mains de Dieu, ma vie, aux tiennes mon honneur !

Le marquis embrasse encore l'enfant. Bruit de fanfares. La porte s'ouvre laissant voir Gondebaut et les hommes d'armes prêts au départ.

LE MARQUIS.

Grisélidis, adieu, l'heure est passée.

Il sort. Grisélidis remonte la scène et regarde longtemps à la fenêtre en faisant des signes d'adieu.

GRISÉLIDIS, quand elle ne peut plus voir au loin.

Bertrade, reprenons la page commencée.

BERTRADE, lisant une page du livre ouvert sur le lutrin.

« Les paroles de Pénélope redoublaient l'atten-
« drissement d'Ulysse. Il pleurait tenant embras-
« sée sa chère et fidèle épouse. Comme l'aspect
« du rivage réjouit le cœur des naufragés, ainsi
« Pénélope contemplait son époux, sans pouvoir
« détacher ses bras blancs de la tête du héros. »

Grisélidis tenant son enfant près d'elle, rêve les yeux perdus, tandis qu'au loin dans la campagne, le son des fanfares décroit, se perd, s'éteint. — Le rideau tombe lentement.

ACTE DEUXIÈME

Une terrasse plantée d'orangers, devant le château. — A gauche un banc de pierre. — Ce décor a l'aspect archaïque d'une fresque dans la manière des Primitifs. — Les arbres aux feuillages d'or portent des fruits dorés. — Au fond, la mer d'un bleu intense sous le ciel très pur. — A droite, une galerie romane conduisant au château. — Fin très douce d'une journée d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DIABLE, seul.

LE DIABLE penché par dessus la terrasse, un bouquet de fleurs d'oranger à la main. Il regarde sur la mer une felouque sarrasine qui croise au loin.

Au bord des cieux obscurs
Souvent j'ai vu rôder, jusqu'au pied de ces murs,
Quelqu'un de ces forbans à l'affût d'une prise.
Je crois leur capitan épris de la marquise :
Cela pourra servir.

Descendant.

Jusqu'ici, sans dangers,
J'ai pu vivre invisible, au fond de ces vergers,
Et parfumer mon âme aux fleurs des orangers !

Cueillir des fleurs, avoir des papillons pour proie !
Idylliques plaisirs ! pure et décente joie !

Jetant son bouquet.

Mais il est temps d'agir ! Six mois sont révolus.
Qu'auprès de sa moitié, ce cher marquis n'est plus.
Or, six mois, c'est, d'après mes dernières épreuves,
Le délai le plus long que demandent les veuves
Pour oublier les morts... avec de bons vivants...
Pourtant depuis six mois que, toujours nez aux vents,
Je l'étudie et je la guette,
Grisélidis, j'en fais l'aveu,
Ne semble avoir au cœur que son époux et Dieu,
Serait-elle vraiment ce qu'on appelle honnête ?

Faisant claquer ses doigts.

Turlututu ! Turlututu !
Pauvre diable, perds-tu la tête ?
Il ne te manque plus que croire à la vertu !
A l'œuvre, paresseux, à l'œuvre, qu'attends-tu ?

Se frottant les mains.

... Que je vais me complaire à cette double trame
A tendre mon filet comme les oiseleurs
On est très bien ici, dans le parfum des fleurs,
Si près de la nature et si loin de ma femme !
Puisque pour m'en garder, je n'ai pas le trépas
Vivre loin d'elle est du moins délectable !

Esquissant un pas.

Quand les chats n'y sont pas
Les souris dansent sous la table
Quand les chats n'y sont pas...

Fiamina apparaît et lui tape sur l'épaule.

SCÈNE III

LE DIABLE, FIAMINA

FIAMINA.

Pardon, les chats sont là, monsieur.

LE DIABLE.

Morbleu ! c'est elle
Hein ! Quel air accueillant, quel ton aimable elle a !

Gracieusement.

C'est toi ?

FIAMINA.

Que faisiez-vous donc là ?

LE DIABLE.

Mais je pensais à vous.

FIAMINA.

En dansant?

LE DIABLE.

Bagatelle,
Pour distraire mon cœur du chagrin que j'avais

D'être encor loin de vous. Car ma tendresse est telle,
Qu'en dansant, de vous je rêvais.

Reprenant son pas de danse.

Le pas du souvenir ! L'entrechat des détresses.

FIAMINA.

Non! Vous cherchiez ici de nouvelles maîtresses.

LE DIABLE.

Jalouse encore ! Ah ! d'un tel sentiment
Que ton âme ne soit émue !

FIAMINA, *insistant.*

Que faisiez-vous ici ?

LE DIABLE, *d'un air embarrassé*

Mais je... certainement..

FIAMINA.

Vous mentez ! Votre nez remue.

LE DIABLE, *portant sa main à son nez.*

Peut-être ! Le grand vent qu'il fait
Me produit souvent cet effet.

Essayant d'éternuer.

Quelquefois même j'éternue...

FIAMINA.

Pour une femme alors vous n'êtes pas ici?

LE DIABLE, très câlin.

Ma petite femme, eh bien! si.

FIAMINA.

Et jolie?

LE DIABLE.

En tous points exquise!

FIAMINA.

Et de belles façons?

LE DIABLE.

Marquise.
Je n'encanaille pas un cœur qui n'est qu'à vous.

FIAMINA, le pinçant et le bourrant.

Tiens!

LE DIABLE.

Aïe! hélas! épargnez-moi les coups!
J'ai l'âme noire: au moins laissez-moi la peau blanche.
Je travaille en ces lieux, j'y prends une revanche.

FIAMINA.

Sans moi? taisez-vous donc, vantard!

LE DIABLE.

Ma comptabilité d'âmes est en retard.
— Ça fait mauvais effet, — l'Enfer me fait la moue
Mais la partie est belle que je joue!
Deux âmes d'un seul coup! ma paire de damnés.
Tous les démons jaloux vont en faire un beau nez!

FIAMINA.

Et ces deux âmes sont?

LE DIABLE.

Celle d'un gentilhomme
Que marquis de Saluce on nomme,
Et de Grisélidis sa femme. Le marquis,
Pour combattre au lointain par son maître requis,
Paria contre moi que, pendant son absence,
Si longtemps qu'elle durerait
La marquise lui garderait
Fidélité!... Tu ris?... et même obéissance!
C'est sur ce second point que nous l'allons tenter.

FIAMINA.

Nous?

LE DIABLE.

Oui. Tu vas m'aider, et je te vais conter

Quel piège nous allons lui tendre.
Mais c'est l'heure où la veuve en ces lieux que voici,
Vient rêver à l'absent, on pourrait nous entendre

L'entraînant à droite et montrant le château.

Viens, nous rentrerons par ici.

SCENE IV

GRISELIDIS

GRISÉLIDIS descend du château et vient s'appuyer pensive sur le mur de la terrasse.

La mer ! et sur les flots toujours bleus, toujours calmes,
Jusqu'au sable roulant l'argent clair de leurs palmes,
Des voiles comme des oiseaux,
A la fois changeants et fidèles,
Effleurent d'une blancheur d'ailes
La face tremblante des eaux !
Mais, hélas ! sur ces bords, où tristement je marche,
En vain j'attends ton vol, ô colombe de l'arche,
Messagère d'espoir m'annonçant le retour !...
Six mois déjà que, chaque jour,
Devant comme après l'heure où, dans le crépuscule,
Palpite le voile des airs,
Que le soleil se lève ou dans le ciel recule,
Mes yeux fouillent en vain les horizons déserts.
Sourire de l'aube vermeille,
Adieu du soir éblouissant,

N'ont pour moi qu'une ombre pareille.
Tout m'est douleur quand je pense à l'absent!
— Il partit au printemps. Voici venir l'automne
Qui dépouille les rameaux verts!
Des roses, sous l'été, les cœurs se sont ouverts,
Et, du temps, le pas monotone
N'a sonné, dans mon cœur, que le glas des hivers.
Bientôt la mer sera farouche
Et, telle qu'un monstre qui mord,
Avec des baves à la bouche,
Dans ses flancs bercera la mort!
Ah! qu'il revienne, avant que, sur le flot sauvage,
Sanglote la clameur des naufragés perdus,
Ou je mourrai, sur le rivage,
Les bras vers sa tombe tendus!
—Dieu ne le voudra pas pour l'enfant qui nous aime.
Quelquefois la douleur au cœur met un blasphème!
Tout est bien, puisque tu le fis!
Seigneur, pardonne à ma démence:
Je vais, dans les yeux de mon fils,
Comme en un ciel plus pur adorer ta clémence.

Elle va pour rentrer au château, paraît Bertrade.

SCÈNE V

GRISÉLIDIS, BERTRADE

BERTRADE, venant du château.

Madame, un étranger semblant venir de loin,

Très bizarre d'aspect, qu'une femme accompagne
Et qui voudrait ici vous parler sans témoin.

GRISÉLIDIS.

Amène-les.

Bertrade sort. Regardant le jour qui baisse sur l'horizon.

Le soir sur la campagne
Descend tout voilé d'ombre et de sérénité
De ce qui souffre en nous rien ne semble attristé !

SCÈNE VI

GRISÉLIDIS, FIAMINA, LE DIABLE

LE DIABLE, déguisé en marchand levantin, à Fiamina.

Sois habile, sur toi tout mon espoir se fonde !

FIAMINA, costumée en esclave mauresque, bas.

C'est bien, laisse-moi faire.

GRISÉLIDIS.

Approchez, mes amis.

LE DIABLE, saluant.

Merci du grand honneur, madame, à nous permis.

GRISÉLIDIS.

Parlez ! Viendriez-vous du bout du monde?...

FIAMINA.

Nous en venons, madame.

LE DIABLE, à part.

Et même de plus loin !

GRISÉLIDIS.

De mon secours si vous avez besoin...

LE DIABLE.

Nous avons vu Tunis, La Mecque, Trébizonde...

FIAMINA.

L'Orient !

GRISÉLIDIS, vivement.

L'Orient ? Aux lieux d'où vous venez
L'on se battait ?

FIAMINA, montrant le diable.

Jamais il ne fourre son nez
Où l'on se bat.

LE DIABLE.

J'abomine la guerre
Et se faire tuer me semble un sort vulgaire.

GRISÉLIDIS, *fièrement.*

Alors vous n'avez pas rencontré mon époux!
Car il n'est qu'où l'on meurt dans les saintes batailles
Où l'épée, en brillant donne les plus grands coups,
Et fait les plus larges entailles...

FIAMINA, *au diable.*

Présentez-vous.

LE DIABLE.

C'est vrai... madame, je ne suis
— Tout le monde n'est pas fait pour le sort des braves —
Qu'un modeste marchand d'esclaves.

GRISÉLIDIS, *avec un geste de surprise.*

— D'esclaves?

FIAMINA, *montrant le diable.*

Quant à moi, madame, je le suis,
Comme étant un objet de son fonds de commerce.
l m'a pour cent ducats jadis acquise en Perse.

LE DIABLE, *bas à Fiamina.*

Cent ducats! pas trois sols! C'est plus que tu ne vaux!

GRISÉLIDIS

Horreur!

LE DIABLE.

On fait grand cas pourtant de mes travaux.

GRISÉLIDIS.

Que voulez-vous enfin?

LE DIABLE.

C'est assez difficile
A dire.

FIAMINA.

Je serai peut-être plus habile
C'est monsieur le Marquis qui nous envoie ici.

GRISÉLIDIS.

Où l'avez-vous connu?

FIAMINA.

Mais, madame, en voyage.

GRISÉLIDIS.

De cette mission, portez-vous quelque gage?

LE DIABLE, montrant l'anneau du marquis,

Madame, l'anneau que voici.

GRISÉLIDIS, prenant l'anneau et le regardant.

C'est, en effet, l'anneau de notre mariage.

Mais qui dit qu'en vos mains il ne soit pas venu
Par ruse ou par magie.

LE DIABLE, l'attirant à part et tout bas.

Un certain mot connu
Du Marquis et de vous seulement, va, j'espère,
Vous donner confiance entière.
Je le tiens du Marquis et je vous le soumets.
—Donc, un jour, votre époux, me contant l'aventure
Des serments qu'il vous fît, dans la forêt obscure,
Me dit : Nous étions seuls et celle que j'aimais
Quand j'eus dit : « Pour toujours » répondit « Pour
[jamais. »]

GRISÉLIDIS.

Hélas! c'est bien cela.

LE DIABLE.

Le mot est sans réplique,
Nul ne l'a su que vous.

à part.

Et moi dans mon triptyque

GRISÉLIDIS.

Parlez, j'écoute.

LE DIABLE, montrant Fiamina.

Quand nous vîmes le marquis,
De mes femmes à vendre, elle était la plus belle!

FIAMINA.

Comme je n'avais pas le droit d'être rebelle,
Je fus vite son bien honnêtement acquis.

Mouvement de douleur de Grisélidis.

LE DIABLE.

C'est parfait!

GRISÉLIDIS, avec effort.

Est-ce tout?

FIAMINA.

Il entend que sur l'heure,
Tout le monde, en cette demeure,
M'obéisse et me soit soumis,
Que l'anneau nuptial par vous me soit remis...

LE DIABLE, vivement, avec un air de pudeur offensée.

Mais, il l'épousera dès son retour, madame.

GRISÉLIDIS, lentement.

C'est impossible!... et cependant
Quand le Marquis me prit pour femme
J'étais une humble fille. Il est noble. Il est grand.
Ce que j'ai cru l'amour n'était que le caprice:
Le Ciel me l'a donné, le Ciel me le reprend.
Que sa volonté s'accomplisse!
J'obéirai. Voici l'anneau.

LE DIABLE.

Comment, elle obéit!

FIAMINA, prenant l'anneau.

Un saphir! Qu'il est beau

LE DIABLE, le lui reprenant.

Rends-moi cela, j'en fais mon petit bénéfice.

Il se le passe au doigt.

GRISÉLIDIS.

Puisqu'a sonné pour moi l'heure du sacrifice,
Avec mon pauvre enfant, devenu plus sacré,
Je vais quitter ces lieux. En priant j'attendrai
Près de lui, mon maître, et son père.
Il me permettra, je l'espère
De finir, m'épargnant des affronts superflus,
A l'ombre d'un couvent, des jours qu'il ne veut plus

Elle entre au château. Pendant ces derniers mots le diable est remonté au fond; quand il redescend, son costume de marchand levantin a disparu.

SCÈNE VII

FIAMINA, LE DIABLE

FIAMINA, au diable, en riant.

Eh bien! Que penses-tu de ta toute-puissance!
Tu n'as pu triompher de son obéissance

LE DIABLE.

Holà! Sa fidélité reste à tenter! et voilà
Où j'entends triompher!

Il s'approche de Fiamina.

De femmes, il n'est une
Qui n'éprouve, en tel cas, de secrète rancune.
Nous allons de l'amour lui tendre les appâts.

FIAMINA.

Vraiment? Vous?

LE DIABLE.

Eh bien! Pourquoi pas?

FIAMINA.

Mais regardez-vous donc!

LE DIABLE.

J'en connais, ici-bas,
De moins jolis que moi.

FIAMINA.

La chose est incroyable
Pour plaire, qu'avez-vous?

LE DIABLE.

J'ai... la beauté du diable!
Mais voulant vous garder ma vertu...

FIAMINA.

Grand merci!

LE DIABLE.

Et tous les agréments que mon être comporte
Ce n'est pas moi qui vais faire la cour ici
A celle qu'avant tout de séduire il importe.
J'en vais charger...

FIAMINA.

Qui donc?

LE DIABLE.

Un poète...

FIAMINA.

Fort bien!
Vous fréquentez du joli monde!

LE DIABLE.

Je m'en vante, parbleu! Pour ces hommes de rien,
Je confesse au grand jour ma tendresse profonde.
C'est une hospitalière et généreuse gent!

Montrant Fiamina.

Quand les femmes jadis m'avaient pris mon argent,
Quand j'étais sans habit, sans gîte, sans ressource,
Les poètes souvent m'ont logé dans leur bourse
Où je pouvais d'ailleurs longtemps me prélasser,
Aucun maravédis ne venant m'en chasser,

Les poètes, vois-tu! — C'est, — Et je les en aime,
De pauvres diables, soit! mais des diables quand même
Et qui savent encore à ces âges maudits,
Donner pour un baiser leur part de paradis!

FIAMINA.

Charmant! Et celui-là se nomme?

LE DIABLE.

Alain. C'est un brave jeune homme
Qui tout enfant connut Grisélidis
Et qui, sans le savoir lui-même,
L'aimait comme à cet âge on aime
Il est si...

FIAMINA, railleuse.

Poète!

LE DIABLE.

Qu'il croit
Que d'autres ne sont pas pour le consoler d'elle.
Sa douleur par le temps s'accroît;
Il garde à son amie un souvenir fidèle,
Et ne se peut guérir qu'un autre en soit l'époux.

FIAMINA.

Ici même on pourrait lui donner rendez-vous
Pour la revoir.

LE DIABLE.

Parfait! J'y cours! Idée exquise!
Toi, reste et prends ici ta place de marquise.

FIAMINA, minaudant.

C'est fait. Tenez, regardez-moi!
Vit-on jamais grâce pareille?

LE DIABLE, en sortant.

Vrai! Toute femme porte en soi
Une marquise qui sommeille!

SCÈNE VIII

FIAMINA, puis GRISÉLIDIS, BERTRADE

FIAMINA.

Marquise! Je le suis! Marquise! le bon tour!
J'ai conquis vingt quartiers de noblesse en un jour!
Marquise!

GRISÉLIDIS, qui est entrée suivie de Bertrade, portant un coffret de bijoux.

Oui, marquise! A ce titre, madame,
Ces bijoux sont à vous, prenez-les... je le veux

Elle offre les bijoux à Fiamina qui s'en pare à mesure.

Ces perles qui mettront des étoiles de flamme,
Parmi l'or de vos blonds cheveux,

Le jour de l'hyménée à moi furent offertes.
Comme elles ont pâli ! Si, de ces pendants d'or,
Épaves d'un passé que je chéris encor,
Les émeraudes sont moins vertes,
C'est qu'en moi l'espérance est prête de mourir.
Nos bijoux avec nous parfois semblent souffrir !

Elle donne à Fiamina les derniers bijoux.

Bertrade, donne tout. C'est mon ordre suprême,
Et puis n'obéis plus qu'à celle que voici
Le maître a commandé : Qu'on la serve et qu'on l'aime.

BERTRADE.

La servir soit ! L'aimer !...

FIAMINA.

Péronnelle !...

Bertrade lui tend un collier.

Merci !...
Il ne reste plus rien dans le coffret?

BERTRADE.

Mais si !
Cette ceinture d'or par un rubis fermée.

FIAMINA.

Donnez !

BERTRADE.

Nous, nous gardons la bonne renommée !

FIAMINA.

Impertinente!

A Grisélidis, en se levant.

Il me plaît de rentrer
Pour m'assurer que tout est à ma guise
Suivez-moi! Car je crains d'avoir à vous montrer
Comment dans son château, l'on sert une marquise.

Elle sort suivie de Bertrade. Grisélidis jette un dernier regard sur ces lieux pleins de souvenirs qu'elle va quitter, puis rentre au château.

SCÈNE IX

LE DIABLE, seul.

LE DIABLE apparaît, sortant des profondeurs du jardin. — La nuit commence, lumineuse et douce.

Comme toujours au mal mon être se complaît!

Il remonte au fond.

Les archers dorment! J'ai, là-bas, près de la grève,
Secoué sur leurs fronts les lourds pavots du rêve...

Il redescend.

Donc Alain va venir! Mon triomphe est complet!
Mais il faut que la nuit tende sur nous ses toiles
Où se prennent les cœurs ainsi que les étoiles
Mêlant leur sang vermeil au sang des astres d'or!
— A moi, fils de la nuit, mon père Belphégor!

Il trace en l'air des signes cabalistiques. — Musique mystérieuse d'abord à peine distincte.

Des bois obscurs, des blanches grèves,
Des monts aigus, des larges prés,
Levez-vous, venez, accourez
Souffles des baisers et des rêves!

Et montant, sous les yeux déserts,
Du fond des eaux, du cœur des roses,
Haleines troublantes des choses,
Versez vos poisons dans les airs!

Mettez votre ardente brûlure
Aux lèvres de Grisélidis,
Et de vos parfums alourdis
Baignez sa lourde chevelure!

Verse dans ses veines le feu
Que tu cachais dans le mystère
Ame perfide de la terre
Par qui souvent j'ai vaincu Dieu!

O ma complice, lune amie
Au vieux Satan, fidèle encor,
Répands sur la terre endormie
Le sang de ta blessure d'or.
De vos rayons, comme de charmes,
Enveloppez les cœurs d'amour,
Étoiles qui serez des larmes
Aux yeux des amantes un jour.

Du ciel descend la pâle clarté lunaire.

... Toi qui mets un frisson dans tout ce qui respire
Toi qui fais la nuit douce et perverse à la fois,

Toi par qui j'aurai fait du monde mon empire,
Ame des voluptés, obéis à ma voix!
Verse aux sens éperdus tes mortelles rosées
Qui penchent vers le sol le front des lis voilés,
Mets l'ardeur adultère aux cœurs des épousées,
Et gonfle de désirs les seins immaculés!

Regardant entrer Alain.

Voici notre homme enfin que la nuit nous amène
Par l'Amour aujourd'hui va triompher la Haine.

A mesure qu'il se retire lentement, Alain entre comme attiré par une force inconnue.

SCÈNE X

ALAIN, puis GRISÉLIDIS

Pendant cette scène le décor violet sous la tremblante lumière de la une doit prendre l'aspect étrange et fantastique d'un paysage de rêve.

ALAIN, se parlant à lui-même.

Je suis l'oiseau que le frisson
D'hiver chasse de la ramée
Adieu, la caresse embaumée.
Du nid caché dans le buisson!
Mais que ma dernière chanson
Vole aux pieds de la bien-aimée!

S'arrêtant.

Cette chanson dit bien mon éternel souci,
Et de quel souvenir languit mon cœur fidèle,
Le ciel, les eaux, les bois le savent bien aussi.
Seule, elle ne sait pas combien je souffre d'elle!

Astres, cachez votre flambeau
Gardez votre face voilée;
Car ma jeunesse désolée
Et le printemps sont au tombeau.
Puisqu'à mes yeux rien n'est plus beau
Depuis qu'elle s'en est allée!

Roses, dépouillez les couleurs
Qui vous faisaient ses sœurs vermeilles!
Vos grâces, aux siennes pareilles,
N'ont plus rien qui me charme, ô fleurs
D'où s'est enfui le vol en pleurs
Des papillons et des abeilles.

GRISÉLIDIS, descendant les marches et franchissant l'enceinte du château. Elle vient, presque inconsciente, amenée comme Alain par une puissance inconnue.

Le rêve a fui mon front, le sommeil fuit mes yeux
Un trouble me remplit que je ne saurais dire;
Il semble qu'un pouvoir doux et mystérieux
De ce château m'exile et dans ces lieux m'attire.

ALAIN, sans voir Grisélidis et après avoir regardé du côté de la mer.

Plus une voile sur la mer
Au ciel pas encore une étoile!
Et plus triste est mon cœur amer
Que le ciel sans lumière et que la mer sans voile!

Épave que le flot demain
Roulera sur sa route sombre
Mon rêve a perdu son chemin
L'astre qui le guidait s'est envolé dans l'ombre.

La musique s'éteint.

GRISÉLIDIS, s'approchant.

Qu'ils sont tristes les mots que vous dites, ami!

ALAIN, reconnaissant Grisélidis.

Elle! Tout mon être a frémi!
Grisélidis!

GRISÉLIDIS.

Alain!

ALAIN.

Oui, moi, madame
Alain, le compagnon des beaux jours d'autrefois.

GRISÉLIDIS.

Avec bonheur je te revois,
Et ne t'avais jamais oublié dans mon âme.

ALAIN.

Non, tu ne l'avais pas oublié, n'est-ce pas?
Alain, le pauvre clerc, comme on disait là-bas!
Qui courait par les prés, qui grimpait dans les branches
Et déchirait ses mains aux aubépines blanches

Pour t'apporter des fleurs et des petits oiseaux;
Et le jour où, sur l'onde imprudemment penchée,
Je te repris tremblante à travers les roseaux,
Et nos sommeils d'enfants dans la moisson fauchée;
Et le premier serment que j'avais cru sacré!

GRISÉLIDIS.

On m'avait dit: il est parti; j'avais pleuré.

ALAIN, regardant autour de lui.

Grisélidis, par quel sortilège attiré,
Ici suis-je venu. J'avais pourtant juré
De ne plus vous revoir, au moins sur cette terre!
— Car les cieux éclatants sur nos fronts suspendus
Sont peut-être pour ceux qui se sont attendus.

GRISÉLIDIS.

Tu me fuyais? Pourquoi?

ALAIN.

Pourquoi! Mieux vaut me taire.
Adieu!

GRISÉLIDIS.

Non! pas encore!

Alain lui prend la main et la tient dans les siennes, la tête sur le banc devant lequel il s'est agenouillé: Elle lui relève doucement le visage et pressent à ses larmes l'aveu qu'il va lui faire.

... Ah! je comprends. Tais-toi.

ALAIN.

Tu comprends! Mais alors pourquoi me taire encore?
Tu comprends! Tu sais donc le mal qui me dévore,
De quel tourment mon triste amour est châtié?
Ah! puisque tu comprends, tu dois avoir pitié!

GRISÉLIDIS, très tendrement.

Pauvre Alain, ta douleur m'est un chagrin suprême,
Quoi! Tu te souvenais! Tu m'aimais! Tu souffrais!
Tu payais mon bonheur par d'éternels regrets!
Pardonne!

ALAIN.

Non, plutôt rappelle-toi toi-même
Rappelle-toi les jours où, ta main dans ma main,
J'écartais de tes pas les ronces du chemin,
Je buvais dans tes yeux l'espoir du premier rêve,
Et dans ton clair sourire une immortelle foi!
Car tu me souriais! Et je te croyais mienne.
Grisélidis, il faut enfin qu'il te souvienne
D'un passé qui m'est tout et ne fut rien pour toi.

GRISÉLIDIS.

Du mal que je t'ai fait je suis désespérée.
Oui, le passé fut doux de ces rêves lointains.
Que de maux j'aurais fui, fuyant d'autres destins!
Mais maintenant je porte une chaîne sacrée.
Je ne suis plus à moi!

ALAIN.

Non, car tu m'appartiens !
Qu'importe la route suivie !
Comme sous mes regards se lève, sous les tiens,
Le rêve d'autrefois, c'est-à-dire la vie,
Le bonheur entrevu, c'est-à-dire l'amour.

GRISÉLIDIS.

Ah ! puisque tu m'aimais, tu me savais fidèle !
Grisélidis, Alain, n'est plus maîtresse d'elle,
Tu sais bien qu'un époux te la prit sans retour.

ALAIN, *amèrement.*

Oui, je sais ce qu'il fit, cet époux noble et tendre,
Ce cher époux ! Où donc est-il pour te défendre?
Je ne sais rien, Grisélidis, que notre amour !

GRISÉLIDIS.

S'il n'est plus là, l'honneur de son nom me demeure.
Crois-moi si tu le veux, Alain, mais que je meure
Plutôt que le laisser flétrir en ce jour !

ALAIN.

Je ne crois rien, Grisélidis, que notre amour.

GRISÉLIDIS.

Veux-tu donc qu'à tes pieds, sous la honte suprême,
Pour te sauver du mal, peut-être de soi-même,
Grisélidis supplie et t'implore à son tour?

ALAIN, la pressant dans ses bras.

Je ne veux rien, Grisélidis, que notre amour!

GRISÉLIDIS, se dégageant et s'écartant brusquement.

Laisse-moi.

ALAIN, se reculant.

Soit! pardon! car l'amour dont je t'aime
Ne te veut obtenir, ange, que de toi-même.
Non, ne m'écoute pas, mais regarde les cieux
Ils te diront, dans leur concert silencieux,
Que l'amour est le bien suprême!

GRISÉLIDIS, très troublée.

Dans tout mon être quel émoi!
Il semble que mon cœur déchirant le mystère
Sur des ailes de feu s'envole de la terre.
Est-ce l'amour? Seigneur, ayez pitié de moi!

ALAIN, se rapprochant. — Reprise de la musique, une musique troublante de passion.

Aux souffles, aux parfums de la terre abandonnée
Tout chante à notre oreille un hymne d'hyménée
Tout répète: l'amour est la suprême loi!

GRISÉLIDIS, se défendant.

Seigneur! pour me sauver de l'éternel supplice,
Des baisers à ma lèvre épargnez le calice
Si c'est l'amour, Seigneur, ayez pitié de moi!

ALAIN, la tenant embrassée défaillante et sans force.

Fuyons, Grisélidis, fuyons, ô ma colombe.
Des ombres de la nuit sur nous le voile tombe.
Mais une aube se lève en nos cœurs pleins de foi.

Sur tout le ciel maintenant scintille le monde infini des constellations et des astres.

GRISÉLIDIS.

L'amour! L'amour! Seigneur, ayez pitié de moi!

ALAIN, passionné.

Fuyons, fuyons bien loin, vers l'oubli, vers la tombe
Où dorment les élus d'un amour éternel.
Le chemin de l'amour est le chemin du ciel.
Fuyons, Grisélidis, fuyons, ô ma colombe!

GRISÉLIDIS, s'abandonnant.

S'il disait vrai! Je suis sans force, je succombe.

ALAIN, l'entraînant.

Ouvre-toi, beau chemin des étoiles en chœur,
Des astres déchirant les ombres solennelles!
Vois, nous portons tous deux la même flamme au cœur.
Fais place aux fiancés des amours éternelles!

GRISÉLIDIS.

Ah! pitié! Contre toi, plus rien ne me défend!

Elle aperçoit Loys sortant du château et qui accourt vers elle.

Seigneur, soyez béni! mon Loys!

LE DIABLE, *paraissant dans les massifs du jardin.*

Son enfant!

Il disparaît.

Grisélidis serre contre elle l'enfant pour lui cacher Alain.

ALAIN.

Son fils! La chair d'un autre! O sainte profanée!
Chaste image d'antan! Doux rêves de jadis!
Adieu! car tu n'es plus pour moi Grisélidis.
La fleur de mon amour est à jamais fanée.
Si tu l'avais voulu, pourtant, des jours meilleurs
Eussent fait une joie avec nos deux douleurs.
Mais non! que chacun donc suive sa destinée,
Celle à qui pour jamais ma foi s'était donnée!
Celle par qui je meurs, c'est toi, c'est toi, c'est toi!

Il sort éperdu.

LOYS, *tenant une mésange blessée qu'il tend à sa mère.*

Tu pleures pour le pauvre oiseau blessé, maman?

GRISÉLIDIS, *prenant l'oiseau.*

Donne-le-moi.
Hélas! Dieu fit pour tous la douleur éternelle.
Mon cœur saigne comme son aile.

LOYS.

Rends-le-moi.

GRISÉLIDIS.

Non, Loys.

LOYS.

Pourquoi?

GRISÉLIDIS.

Trop petite est ta main pour porter la souffrance,
Lève tes yeux au ciel, c'est là qu'est l'espérance;
Trop tôt tes yeux, enfant, sauront le poids des pleurs.

LOYS.

Je l'aurais bien soigné, le pauvre oiseau malade;
Au bois, plein de pinsons et de merles siffleurs,
Je suis pour les oiseaux un petit camarade,
Ils aiment mes chansons et je comprends les leurs.

GRISÉLIDIS, se levant.

Il se fait tard, déjà. Rentre auprès de Bertrade,
Demain tu cueilleras des fleurs.

LOYS, à part.

Déjà dormir! Oh! non. Cette nuit!... c'est superbe,
On dirait des flambeaux aux marches d'un autel;
Puisque je ne peux pas prendre une étoile au ciel,
Je vais aller chercher des vers luisants dans l'herbe.

Loys sort à droite par le jardin.

SCÈNE XI

GRISÉLIDIS, seule, tenant l'oiseau dans sa main.

Le pauvre oiseau se meurt. Entre mes doigts sa chair
Frissonne et se raidit. Sa prunelle est ternie
Et je sens dans son agonie
Triste, passer l'adieu de tout ce qui m'est cher.

Ah! quelle illusion en ce jour m'est ravie!
Un poison dort au cœur embaumé de la fleur.
Toute joie ici-bas d'une peine est suivie;
Et la mort, si près de la vie,
M'apprend, du même coup, l'amour et la douleur!

Elle pose l'oiseau mort sur le banc.

Tout ment autour de nous. Nos rêves sont un leurre
Nos pas sont, par le vent, sur le sable effacés.
Pour détruire et briser l'heure succède à l'heure.
Et toutes les choses qu'on pleure
Sont vibrantes encor des sourires passés!

Pour vaincre le destin, rien ne nous est une arme,
Nous marchons sans flambeau vers l'éternelle nuit;
Maintenant j'ai l'effroi de tout ce qui me charme,
Et je sens briller une larme
Dans tout ce qui rayonne et dans tout ce qui luit.

Tout vit par l'amour, mais tout meurt par lui! Mystère
Dont mon être éperdu sonde en tremblant l'émoi.
Puisque le Ciel peut seul nous sauver de la terre,
Je crie en mon cœur solitaire :
Seigneur! contre l'amour, ayez pitié de moi!

Cependant que Grisélidis reste accablée d'angoisse et de douleur, le diable paraît au fond.

SCÈNE XII

GRISÉLIDIS, LE DIABLE

LE DIABLE.

Après l'amour, la force reste encore
Pour vaincre la fidélité.

Regardant par dessus la terrasse et faisant un signe de joie.

De ce corsaire qui l'adore
Un émissaire est là par le sort apporté.

Il fait signe à un corsaire barbaresque qui apparaît derrière le mur de la terrasse. Il lui montre Grisélidis, toujours abîmée dans sa douleur.

Cette femme qui porte au front une couronne,
C'est la marquise! Il faut l'enlever : va chercher
Tes compagnons. Moi, je vais me cacher,
Que d'un rapt on ne me soupçonne!

Il sort par la droite. Fiamina apparaît, venant du château.

SCÈNE XIII

GRISÉLIDIS, FIAMINA

FIAMINA, descendant du château en regardant les bijoux dont elle est parée.

L'eau de ces diamants semble, à mon cou sans plis,
Un ruisseau de rosée aux pétales d'un lis.

S'approchant de Grisélidis et s'apercevant qu'elle porte encore la couronne de marquise.

Pardon; c'est un oubli certainement, madame,
Mais ceci m'appartient.

GRISÉLIDIS, retirant sa couronne, que Fiamina se met au front.

C'est vrai, tout est à vous.
Prenez.

FIAMINA, faisant mine de s'excuser.

J'en suis confuse, sur mon âme,
Mais c'est un fait... Ça, marquise, entre nous,
Pardonnez à ma gaucherie,
De mon état quels sont les plaisirs, je vous prie?

GRISÉLIDIS.

La prière et la charité.

Remontant vers le château.

Il ne me reste rien, n'est-ce pas? Dans une heure
Ce château, pour jamais, par moi sera quitté;

Un couvent sera ma demeure,
Mon fils y gardera le nom de mon époux.

FIAMINA, avec étonnement.

Le couvent? Mais pourquoi?

GRISÉLIDIS.

Pour y prier pour vous

Elle sort.

SCÈNE XIV

FIAMINA, puis DEUX CORSAIRES

FIAMINA.

La prière! La charité! Plaisirs moroses!

Gaiement.

A travers ces cyprès je sèmerai des roses.

Les corsaires apparaissent au fond.

PREMIER CORSAIRE, au second.

La couronne! C'est elle! En avant!

Ils se jettent sur elle.

FIAMINA.

Au secours!

PREMIER CORSAIRE, lui passant un mouchoir sur les yeux.

On n'en veut pas, belle dame, à vos jours,
C'est pour un amoureux!

FIAMINA, se dégageant du bandeau.

Dites-le donc bien vite!
Est-il riche?

LE CORSAIRE.

Très riche.

FIAMINA.

Et jeune?

LE CORSAIRE.

Certe!

FIAMINA.

Et beau?

LE CORSAIRE.

Très beau.

FIAMINA, en riant.

Le merle blanc, alors! Ah! tout de suite
Courons! Où donc est-il?

LE CORSAIRE.

Là-bas, sur son vaisseau.

FIAMINA.

Un corsaire! Sans doute, un sacripant!

Joyeusement.

Quel rêve!

Par un enlèvement ma fortune s'achève.

Elle se laisse emporter en riant, entraînant d'elle-même les corsaires

SCÈNE XV

LE DIABLE, GRISÉLIDIS

Le diable accourt au moment où ils viennent de disparaître et les suit des yeux.

LE DIABLE.

Victoire! j'ai gagné!

Il redescend.

GRISÉLIDIS, dans l'intérieur du château.

Loys! Loys!

Où donc es-tu?

LE DIABLE, reconnaissant la voix de Grisélidis.

Morbleu! Grisélidis!

Elle! mais alors, c'est ma femme qu'on enlève!

Il court au fond et regarde la mer au loin.

Coquins! Voleurs!

Redescendant.

Trop tard! le navire a cinglé,
Emportant sur les flots l'honneur qu'on m'a volé.
O nuit, étends sur moi la pudeur de tes voiles,
J'ai peur, en me levant, d'accrocher les étoiles.

LOYS, venant de droite, derrière le château.

Tu m'appelles, maman?

LE DIABLE.

Son enfant! quel bonheur!
Tout va bien.

Il saisit l'enfant dans ses bras.

LOYS, appelant.

Maman!

LE DIABLE.

Et maintenant, marquise,
Je suis, avec ceci, maître de votre honneur!

Il disparaît à gauche, emportant l'enfant dans son manteau.

LOYS, criant.

Maman! maman!

SCÈNE XVI

GRISÉLIDIS, BERTRADE

GRISÉLIDIS, sortant du château.

Loys!... Je crains quelque surprise!

BERTRADE, accourant et regardant par dessus la terrasse.

Au secours! Au secours! Voyez, on nous l'a pris!

GRISÉLIDIS.

Mon Dieu! Qui donc?

BERTRADE.

Là-bas, tenez, cet homme sombre
Qui passe sous le ciel et disparaît dans l'ombre!

GRISÉLIDIS.

Cherchez-le! Cherchez-le!

Aux gens du château qui accourent avec des torches.

Loys! Loys! mon fils!

BERTRADE, montrant la mer.

Là-bas, de ce côté, c'est là qu'a fui l'infâme!

GRISÉLIDIS, tombant à genoux.

Toi, qui frappes en moi la mère après la femme,
Seigneur, fais-moi mourir!

Elle se relève et s'élance du côté où a disparu l'enfant.

Mon Loys! mon Loys!

Musique. Cris au loin: Loys! Loys! Rire infernal du diable dans la nuit

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Les volets du triptyque sont clos. — La croix est toujours sur l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE

GRISÉLIDIS, puis BERTRADE

GRISÉLIDIS, accoudée à la fenêtre et fouillant des yeux l'horizon. Même musique qu'à la fin du second acte, très éloignée.

Mon mal dépasse le courage
Que dans la foi j'avais puisé.
Comme au bois où passa l'orage,
Autour de moi tout est brisé.
Sur mon âme et sur ma prunelle
Une ombre a mis son voile noir
— Ferme tes yeux, ferme ton aile,
Oiseau sans nid, cœur sans espoir!

L'épreuve d'une autre est suivie.
Rien n'est plus de ce qui m'est doux.
C'est deux fois que je perds la vie
Dans mon fils et dans mon époux.

Mieux vaudrait la nuit éternelle
Que la triste clarté du jour.
Ferme tes yeux, ferme ton aile
Oiseau sans nid, cœur sans amour!

Apercevant Bertrade qui entre.

Bertrade, eh bien?

BERTRADE.

Madame, rien encore,
On a fouillé le bois depuis l'aurore,
Partout retentissent ces cris :
Loys! Loys!

GRISÉLIDIS, pleurant.

Loys! Loys!
Des larmes brûlent ma paupière
J'ai prié la nuit tout entière
Dieu ne m'a pas rendu mon fils.

Cris dans le lointain.

Loys! Loys!

GRISELIDIS, pleurant.

Loys! Loys!
Qui pouvoir accuser?... personne!

BERTRADE.

Si fait, madame, je soupçonne
L'affreux vendeur de chair, en ces lieux inconnu,
Qui depuis n'est pas revenu...

GRISÉLIDIS.

Ah! tu me fais frémir.

Se dirigeant vers le triptyque.

O sainte Agnès, patronne
De ces lieux, je te veux invoquer à genoux
Et mettrai, si mon fils revient auprès de nous,
De mes cheveux coupés à tes pieds la couronne!

Bertrade va ouvrir le triptyque et pousse un cri : La statue de la sainte a disparu.

BERTRADE.

La sainte n'est plus là!...

GRISÉLIDIS, *affolée.*

De quels nouveaux malheurs
Est-ce encor un nouveau présage?
Avec Dieu, pourquoi de mes pleurs,
Sainte en qui j'espérais, détourner ton visage!

Gondebaut apparaît.

Gondebaut!

BERTRADE, *qui vient de refermer le triptyque.*

Gondebaut!

GRISÉLIDIS.

Seul? Ah! je meurs d'effroi!
Bertrade, laisse-nous.

Bertrade sort.

SCÈNE II

GRISÉLIDIS, GONDEBAUT

GRISÉLIDIS, vivement à Gondebaut.

Ton maître? Parle-moi...
Mort?

GONDEBAUT, sans épée, sans armes, le hoqueton en lambeaux.

Non, mais disparu.

GRISÉLIDIS.

Parle! Quoiqu'il advienne,
J'aurai le cœur vaillant d'une épouse chrétienne.
Hélas, si pour jamais se sont fermés ses yeux,
S'il est mort, Gondebaut, du moins laisse-moi croire
Que son âme éprise de gloire
Monte au séjour des bienheureux
Sur les ailes de la victoire.

GONDEBAUT.

Ah! si vous l'aviez vu!.. Drus comme des raisins,
Sur l'herbe il vendangeait gaiement les Sarrasins,
Et puis il s'endormait sur la terre trempée
Ayant, pour tout rideau, l'ombre de son épée!...
Ces soirs-là le soleil se couchait dans du sang
Et suspendait au ciel une tête coupée!
Or, un jour, j'en avais abattu plus de cent.

Quand un More, un géant sur mon maître s'élance
En portant droit sur lui la pointe de sa lance;
Alors, d'un coup rapide autant que hasardeux,
D'un seul coup je fends l'homme et le cheval en deux.
Si bien que l'on put voir chaque moitié sanglante
Du cheval emporter à travers le hallier
Et rouler à l'Enfer, stupide d'épouvante,
        La moitié de son cavalier!
Nous allions de ces gueux achever l'hécatombe
Quand mon cheval s'abat, celui du Marquis tombe
Et nous voilà tous deux à pied, roulant dans l'air,
De ncs glaives le double et formidable éclair,
Cependant que sur nous s'abat une envolée
De flèches dont la nue était comme voilée
Et le ciel bleu rayé d'une ombre à chaque trait...
Dans cette épaisse nuit, mon maître disparaît.

GRISÉLIDIS.

Dieu!

GONDEBAUT.

        Dès que, sous le vent farouche des épées,
Ces ténèbres enfin se furent dissipées,
Seul épi debout dans cette sombre moisson,
Madame, j'ai cherché, sur le champ de bataille,
Un blessé de son air, quelque mort de sa taille;
Rien!... Captif, on vous eût demandé sa rançon.
Que ne leur donnez-vous les morceaux des épées
        Et des lances, que pour la Foi,
        Dans leur sang là-bas j'ai trempées.
        Ils auraient la rançon d'un Roi!

GRISÉLIDIS.

Hélas! Je n'avais plus mes bijoux, mais qu'importe!
J'aurais, seule sur le chemin;
Les pieds nus et tendant la main
Mendié devant chaque porte.
Que ne puis-je, si Dieu me l'a gardé vivant,
Avec la liberté lui rendre son enfant!...

GONDEBAUT.

Quoi, Loys?

GRISÉLIDIS.

Oui, perdu, volé!

GONDEBAUT.

C'est effroyable!

SCÈNE III

LES MÊMES, BERTRADE, LE DIABLE

BERTRADE.

Madame, un homme est là.

LE DIABLE, à part. Il porte le costume d'un homme du port barbe et moustaches farouches.

Cet homme, c'est le diable.

BERTRADE.

Il parle de l'enfant.

GONDEBAUT, regardant le diable avec méfiance.

Comme il sent le roussi!

GRISÉLIDIS.

Vite, approchez ici.

LE DIABLE.

J'y viens... Vers vous j'arrive
Envoyé tout exprès, madame, de la rive
Où sont tous ces vaisseaux. M'ayant vu sur le port
Leur chef, un prince noir, m'a fait venir à bord.

Apercevant Gondebaut qui l'observe.

Mais pardon... Éloignez un peu le camarade.
Dont la présence ici gêne mon ambassade.

GONDEBAUT, voulant dégainer.

Tête-Dieu!... Je te vais!

GRISÉLIDIS, arrêtant Gondebaut.

J'ai besoin du Prieur.
Tu vas l'aller quérir jusqu'à son ermitage
Son avis près de moi fut toujours le meilleur
Et j'y pourrai puiser la force et le courage,
Fais ce que je te dis.

LE DIABLE, insolemment.

Faites ce qu'on vous dit.

GONDEBAUT, sur le seuil.

Applaudis-toi, coquin, car d'un coup de poing presque
Je t'aurais à ce mur collé comme une fresque!

GRISÉLIDIS.

Va, Gondebaut!

GONDEBAUT, au diable, en sortant.

Je pars, madame. Et toi, bandit
Puisque sans te punir on entend que je sorte...
Adieu! que le diable t'emporte!

SCÈNE V

GRISÉLIDIS, LE DIABLE

LE DIABLE, à part.

Au contraire, il me faut ne me pas emporter,
Pour dompter ce cœur fier que rien n'a pu dompter.

GRISÉLIDIS.

Parlez-moi de mon fils.

LE DIABLE.

Je viens exprès, madame

GRISÉLIDIS.

Vous savez qui l'a pris, le cache?

LE DIABLE.

Justement.

GRISÉLIDIS.

Ah! parlez, j'ai la mort dans l'âme.
Quel monstre?...

LE DIABLE.

Madame, un amant
Que pousse au désespoir la rigueur de vos charmes.

GRISÉLIDIS.

Ah! par pitié, ne raillez pas mes larmes.

LE DIABLE.

Le prince a pris, madame, auprès de son berceau
L'enfant que vous aimez d'un cœur vaillant et tendre;
Et vous ne l'aurez plus à moins de le reprendre
Vous-même à bord de son vaisseau.

GRISÉLIDIS.

C'est de ma honte alors qu'il faut payer sa vie!
Et si je ne veux pas.

LE DIABLE.

D'un fâcheux accident
Votre obstination pourrait être suivie

GRISÉLIDIS.

Il tuerait mon Loys?

LE DIABLE.

A moins que cependant,
— Car il est généreux comme amoureux et brave, —
Il n'en fit, madame, un esclave
En Alger, pays dur pour les petits chrétiens.

Mouvement d'horreur de Grisélidis.

Comme elle a pâli! Je la tiens.

GRISÉLIDIS, le regardant avec défi.

Eh bien! soit. Il m'attend! Je vais à lui... J'espère
Avoir bientôt, s'il plaît à Dieu,
Sinon repris le fils, au moins vengé le père!

SCENE VI

LE DIABLE, seul, voyant partir Grisélidis.

Elle y court!... Et c'est moi qu'elle venge, morbleu!
Non, depuis qu'entre époux je sème le désordre,

S'asseyant.

Ma parole, je vous le dis,
Nulle ne m'a donné tant de fil à retordre
Que madame Grisélidis!
J'en ai chaud! Mais enfin c'est fini, j'imagine!
L'enfant fut par mes soins sur ces vaisseaux caché;
La mère l'y rejoint, prie, implore, fait mine
De vouloir se tuer... et puis tout se termine
Par un délicieux péché!
Et je puis reporter, glorieux de sa honte,
Deux âmes à la fois au crédit de mon compte
Juste de quoi le balancer.

Voyant entrer le Marquis. Il recule vers la gauche

Morbleu!
Le Marquis!

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LE DIABLE

LE MARQUIS, sans heaume et sans armes. Le haubert entaillé en maint endroit par des coups d'épées.

Quel désastre a passé sur ce lieu!

LE DIABLE, à part.

Il serait doucement infâme
Tout en compromettant la femme
De rendre le mari jaloux.

Il disparaît au travers d'une armoire à gauche.

LE MARQUIS, accablé, regardant autour de lui.

Le sort m'accable de ses coups.
Sous quel terrible émoi se débat ma pensée!

Écoutant.

Ces bruits lointains?... Sinistres? ou joyeux?
Je ne sais... Mais j'en ai l'âme encore glacée.
Devant moi tout s'enfuit, tout détourne les yeux.
J'interroge? on se tait. Je m'approche? on m'évite.
Ma femme? Mon enfant? Seigneur, ôte-moi vite
Du doute épouvantable où se perd ma raison!
Quel accueil pour le preux rentrant dans sa maison
A peine ayant rompu le joug de l'Infidèle!
— Où trouver qui m'écoute et qui me parle d'elle,
Et de Loys?

Appelant violemment.

Holà! personne ici?

LE DIABLE, se montrant, avec l'aspect d'un vieillard courbé par l'âge et sortant de l'appartement de la marquise.

Pardon.
Moi, mon bon seigneur,

LE MARQUIS.

Toi? Qui donc?

LE DIABLE.

C'est vrai, nous n'avons pas l'honneur de nous connaître.
Un pauvre homme qu'en garde en ces lieux on a mis.

LE MARQUIS, le regardant dans les yeux.

La Marquise?

LE DIABLE.

Ah! mon Dieu, seriez-vous des amis
Du marquis de Saluce? On le dit mort?

LE MARQUIS.

Peut-être.

LE DIABLE.

Qu'il se dépêche alors, monsieur, si ce n'est fait!
Qu'un trépas soudain le délivre
Du regret qu'il aurait de vivre
Dans un instant!

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE DIABLE.

Mais parce qu'il serait...

LE MARQUIS, lui sautant à la gorge.

Que dis-tu?

LE DIABLE, se débattant.

La Marquise a cru mort le pauvre homme
Pour un moindre trépas on se remarierait!
Car femme se lasse d'attendre;
Venu sur ses vaisseaux un prince jeune et tendre
Met à ses pieds son cœur et son trésor.

LE MARQUIS, le lâchant et avec violence.

Impossible !

LE DIABLE, près de la fenêtre.

Il est là sur la côte. Elle y vole
Plutôt que de douter, monsieur, de ma parole.

L'entraînant vers la fenêtre.

Vous-même regardez, vous la verrez encor.

LE MARQUIS, regardant.

Oui : c'est elle !

LE DIABLE.

Il t'attend sur son vaisseau.

LE MARQUIS, regardant.

Le lâche !
Elle atteint le navire !... un rocher me la cache.

LE DIABLE, à part.

O vertueux rocher, ma pudeur te bénit !

LE MARQUIS.

Malheureuse !

LE DIABLE tourné vers la fenêtre.

Un grand souffle a passé sur la plage
Et les voiles au loin plongent dans l'infini.

LE MARQUIS.

O femme! ainsi j'aurai gardé par mon courage
L'honneur de notre nom intact, j'aurai souffert,
Pour que ce même honneur, à mon foyer désert,
Soit en ce jour frappé d'une atteinte mortelle!

Le diable le regarde du coin de l'œil. Le marquis se penche à la fenêtre.

Que vois-je? Elle revient!

LE DIABLE, un peu surpris.

Elle? Déjà!

LE MARQUIS.

C'est elle!

LE DIABLE, lui tendant un poignard qu'il porte à la ceinture

Vengez-vous! Tuez-la!

LE MARQUIS, à part, en prenant le poignard, il aperçoit son anneau à la main du diable.

Ciel! que viens-je de voir?
A son doigt mon anneau! C'était la main du diable!

LE DIABLE, gagnant la porte.

Bon courage, seigneur. Tuez la misérable.
Pour moi je pars, pensant qu'en ce cas lamentable
Entre l'arbre et l'écorce on doit
Éviter de mettre le doigt.

Il sort.

LE MARQUIS, suivant le diable du regard.

Mes yeux ont vu! Pourtant un doute affreux me ronge.
S'il n'avait pas menti, lui? l'esprit de mensonge!
De venger mon honneur, tout me fait un devoir.

Jetant son poignard au dehors.

Mais non! Calme ce cœur où la colère monte,
Malheureux! Toi seul fus l'ouvrier de ta honte,
En bravant du Maudit l'invincible pouvoir!

Voyant par la fenêtre venir Grisélidis.

Même musique qu'aux stances du premier acte.

C'est elle avec les mêmes charmes!
Contre elle mon cœur est sans armes,
Celle qui fait couler mes larmes,
Grisélidis! Grisélidis!

Celle dont j'avais fait ma vie,
Que mon cœur fidèle a servie,
Et qui m'est pour jamais ravie,
Grisélidis! Grisélidis!

Toi, dont l'âme à moi s'est fermée,
Dont l'amour n'était que fumée...
Je meurs de t'avoir trop aimée,
Grisélidis! Grisélidis!

La voyant entrer.

Elle! mon cœur, hélas! tremble comme jadis!

SCÈNE VIII

GRISÉLIDIS, LE MARQUIS

GRISÉLIDIS, geste de surprise à la vue du marquis, et demeurant sur le seuil.

Avant de vous parler, suis-je encor votre épouse?

LE MARQUIS, avec effort.

Avant de vous parler, puis-je encor croire en vous?

GRISÉLIDIS.

Quel soupçon passe donc dans votre âme jalouse?

LE MARQUIS.

Pourquoi doutez-vous donc que je sois votre époux?

GRISÉLIDIS.

Une autre femme, ici, mon maître, a pris ma place.

LE MARQUIS.

Une autre? Qui l'y mit?

GRISÉLIDIS.

Un envoyé de vous.

LE MARQUIS.

Femme, il en a menti!

GRISÉLIDIS.

Jurez-le.

LE MARQUIS, étendant la main vers la croix.

Sur mon âme,
Sur mon salut et sur la croix
Je n'ai jamais voulu que toi pour femme.

GRISÉLIDIS, s'avançant.

Dieu soit béni! mon maître, je vous crois.

LE MARQUIS, avec douleur.

O piège infâme,
Je comprends! Voilà donc pourquoi
Grisélidis est parjure à sa foi!

GRISÉLIDIS, avec indignation.

Qui vous a dit cela?

LE MARQUIS.

Celui qui vint vers toi.

GRISÉLIDIS.

Maître, il en a menti. Grisélidis fidèle
Resta digne de vous, en restant digne d'elle.

LE MARQUIS.

Jure-le...

GRISELIDIS, *étendant la main vers la croix.*

Par le Ciel, mon salut et la croix!

LE MARQUIS, *tombant aux pieds de Grisélidis.*

Dieu soit béni! chère âme, je te crois!
Grisélidis, pardon! Innocente victime
Toi qui portes le faix injuste de mon crime,
Car moi j'ai mérité tout ce que j'ai souffert,
Car j'ai tenté le Ciel, croyant braver l'Enfer.

GRISÉLIDIS.

Que veux-tu dire?

LE MARQUIS.

Une chose effroyable.
Celui qui nous mentit à tous deux, c'est le diable!
Le diable que j'avais défié, comprends-tu
De lutter contre ta vertu.

Il se relève. Grisélidis se jette dans ses bras.

GRISÉLIDIS.

O mon maître, merci! Loin qu'elle te pardonne,
Grisélidis, heureuse en tes bras, s'abandonne.
Tu m'avais bien jugée, et Dieu me protégea!
Ah! dans mon cœur brisé l'espoir renaît déjà,
Puisque ton cœur me reste.

LE MARQUIS, retenant la tête de Grisélidis contre sa poitrine.

O chère créature!
Puisque ton cœur me reste, il n'est plus de blessure
Dans ce cœur déchiré dont chaque battement
Des rives de l'exil, comme une mer plaintive,
Vers ta chère beauté montait fidèlement.

GRISÉLIDIS.

Le mien était l'hirondelle captive
Dont l'aile en vain s'ouvre au souffle des flots,
Et dont le vent emporte les sanglots
Vers l'exilé qui pleure sur la rive!...

LE MARQUIS, la serrant dans ses bras.

Voici le proscrit de retour.
Chante au ciel clair douce hirondelle!

GRISÉLIDIS.

Rayonne au soleil mer fidèle
Qui, comme un beau vaisseau nous rapporte l'amour!

LE MARQUIS.

Ah! que j'ai souffert, chère femme!
J'ai cru mourir dans cent combats.
Mais j'aurais béni le trépas
S'il eut donné vers toi, des ailes à mon âme!

GRISÉLIDIS.

Mon âme eut rencontré la tienne en son chemin,
Tant elle vivait de ta vie!

LE MARQUIS.

Oublions donc hier pour songer à demain!
Toi que je crus à mon amour ravie
Et que Dieu rend à mon amour.
Des maux passés, s'en augmentent les charmes
Bien que l'aurore en fut pleine de larmes,
Grisélidis, bénissons ce beau jour!

GRISÉLIDIS, *n'osant parler de son fils.*

Laisse pourtant couler des pleurs de ma paupière.

LE MARQUIS.

Des pleurs de joie alors?

GRISÉLIDIS, *avec effort.*

Oui! laisse bien longtemps,
Sur ton épaule ainsi mes longs cheveux flottants,
Laisse auprès de ton cœur, comme par la prière
Par ton souffle endormi, mon chagrin s'apaiser.

LE MARQUIS.

Comme au bord des ruisseaux, après l'aride plaine,
Laisse-moi bien longtemps boire dans ton haleine
Le parfum rajeuni de ton premier baiser!

Ils restent un moment embrassés.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DIABLE

LE DIABLE, il apparait visible dans une lumière fantastique au travers de la tapisserie.

Eh bien! c'est du joli!

GRISÉLIDIS, l'apercevant.

Vision effroyable!

LE MARQUIS.

O ma Grisélidis, regarde! C'est le diable!
Mais de l'esprit malin, mon amour est vainqueur
Et ma femme, démon, garde toujours mon cœur!

LE DIABLE.

Ton cœur, soit! Mais demande à l'épouse fidèle
De te montrer l'enfant qu'elle gardait près d'elle.

LE MARQUIS.

Mon enfant!

GRISÉLIDIS.

O douleur, volé!

LE MARQUIS.

Mais c'est affreux!
Loys!

LE DIABLE.

Et maintenant, bonjour! Soyez heureux

Il disparaît dans la tapisserie avec un rire de triomphe.

GRISÉLIDIS.

C'est lui, l'esprit du mal qui m'avait abusée.
Il m'avait dit : Ton fils est là sur ces vaisseaux!
J'étais partie, et de douleur brisée,
Criant : Loys! Loys! au bord des eaux
Mais il mentait sans doute et le Ciel m'a sauvée,
Me rendant à votre arrivée.
Car un souffle du Nord tout à coup s'élevant
Eut bien vite emporté la flotte dans le vent!

LE MARQUIS, tourné vers le triptyque.

O Sainte Agnès, merci! vous l'avez consolée!

GRISÉLIDIS.

De son autel la sainte, hélas! s'est envolée!

LE MARQUIS.

O miracle effrayant!

Gondebaut apparait et jette sur un meuble le froc et le bourdon du prieur.

GRISÉLIDIS, voyant entrer Gondebaut.

Gondebaut!...

SCÈNE X

LES MÊMES, GONDEBAUT

GONDEBAUT.

Quoi, monseigneur vivant !
Dieu soit béni, mon pauvre maître !

Il veut s'agenouiller.

LE MARQUIS, *le relevant.*

Viens dans mes bras, mon brave Gondebaut.
Nos deux cœurs au combat battirent aussi haut.
L'un près de l'autre encore ils doivent être.

Il le serre dans ses bras.

GRISÉLIDIS.

Mais le prieur ?

GONDEBAUT.

Je vais vous affliger peut-être
Mais de l'attendre ici, vraiment vous auriez tort.
Madame, il y serait déjà, s'il n'était mort.

GRISÉLIDIS.

Mort !

GONDEBAUT, *les mains jointes.*

Il était rigide et froid comme la pierre.
Mais alentour de lui, tout semblait en prière ;

De beaux oiseaux venus, je crois, du Paradis,
Chantaient un chant plus doux que les *De Profundis*
Et de grands lys mettaient, flambeaux aux flammes
[vierges,]
A son front nimbé d'or l'éclat tremblant des cierges.

GRISÉLIDIS.

Le Seigneur ait son âme et lui baille pardon !

GONDEBAUT.

Je vous apporte ici sa robe et son bourdon,
L'ayant enseveli sous une clématite,
Où le matin pleurait des larmes d'eau bénite.

LE MARQUIS.

Gondebaut, va quérir une épée au plus vite.
Hâte-toi donc !

GONDEBAUT.

Hélas ! En arrivant, par les salles remplies
D'armures autrefois, vainement j'ai couru...
Plus une épée aux panoplies
Haulmes, cuirasses, tout, maître, avait disparu.

LE MARQUIS.

Le Malin contre nous accumule les charmes.

GRISÉLIDIS.

Au Ciel, seul, demandez les armes

Qui vous feront victorieux
Des embûches du traître!

Montrant la croix qui est sur l'autel.

Prenez cette croix, ô mon maître
Mais d'abord invoquons les cieux!

Elle s'approche de l'autel, les mains jointes; le marquis dans la même pose de prière, de l'autre côté de l'autel.

O Croix sainte, immortelle flamme,
Qui dans les ténèbres de l'âme
Fais passer un sillon de feu,
Qui, du ciel même descendue,
Fais ruisseler dans l'étendue
Les larmes et le sang d'un Dieu,
A tes pieds pleure ma souffrance!
Rallume en mon cœur l'espérance,
Toi vers qui mon bras s'est levé!
Sèche enfin mes larmes amères.
Toi qui rends les enfants aux mères.
O spes unica, Crux ave!

LE MARQUIS, tourné vers la croix placée sur le triptyque.

Toi, dont l'image qui s'élève
Est pareille au pommeau d'un glaive
Et jadis guida nos aïeux:
Toi dont la tige ensanglantée
Au cœur de la terre est plantée
Ainsi qu'un fer victorieux;
Arme qu'aucun souffle ne ploie,
Qui, dans la bataille, flamboie

Au-dessus du juste sauvé
Qui, déchirant la nuit profonde,
Rayonne à jamais sur le monde,
Arme des croyants, *Crux ave!*

GRISÉLIDIS, lui montrant la croix qui s'est tout à co transformée en épée et s'élève dans un rayon de gloire.

O miracle! voyez! voyez! contre l'infâme
Le Ciel entre vos mains met un glaive de flamme!

LE MARQUIS, saisissant l'épée de lumière.

Par cette croix qui nous défend
Par Saint Georges vainqueur du dragon, par les armes
Dont le Seigneur arma l'ange, vainqueur de charmes
Et le fit triomphant
Je jure de reprendre au voleur mon enfant!

GRISÉLIDIS.

Oui, ne doutons jamais de la bonté céleste!

Elle se jette à genoux devant le triptyque fermé.

Sainte Agnès! tu n'as pas déserté sans retour
L'humble autel, le temple modeste
Où je te priais chaque jour.
Rends-moi dans ta bonté, dans ta grâce infinie
Le fils de mes bras emporté
Et ta gloire sera bénie
Sainte Agnès dans l'éternité!

Éclairs et violent coup de tonnerre. Le triptyque s'ouvre avec fracas. La Sainte est de nouveau sur son piédestal tenant l'enfant endormi à

genoux devant elle. Les gens du château, les hommes d'armes, accourus, demeurent sur le seuil, immobiles, bras levés et mains jointes en extase. Musique religieuse.

CHŒUR, au loin dans les cieux.

Oubliez vos peines amères
Femmes près des berceaux en pleurs,
Du ciel pour rafraîchir les fleurs.
Clément à vos saintes chimères,
L'aile ouverte au firmament bleu,
Un ange jusqu'aux pieds de Dieu
Apporte les larmes des mères.

LE MAROUIS, prenant l'enfant qui s'est réveillé doucement aux pieds de la Sainte.

O Sainte Agnès merci!

GRISÉLIDIS.

Mon Loys sur mon cœur!

Elle serre l'enfant dans ses bras.

LE MARQUIS.

De l'esprit infernal, l'Esprit Saint est vainqueur!

GRISÉLIDIS.

Pendant ces heures de mystère
Enfant! qu'as-tu fait loin de nous?

LE MARQUIS.

Étais-tu dans le ciel?

GRISÉLIDIS.

Étais-tu sur la terre?

LOYS.

Au ciel! car je rêvais et mon rêve était doux!
Dieu de son Paradis avait ouvert les voiles ;
Dans l'azur parmi les étoiles
J'ai trouvé cet anneau pour vous.

Il remet l'anneau nuptial aux mains réunies du marquis et de Grisélidis.

LE MARQUIS.

A fêter notre amour qu'à présent tout s'empresse
J'aimerai plus encor la femme que j'aimais
Ayant à ma douleur mesuré sa tendresse.

GRISÉLIDIS.

Le diable de ces lieux est chassé pour jamais.

LE MENEUR DU JEU, qui se trouvait mêlé aux gens du château, s'avance devant le rideau d'avant-scène qui retombe derrière lui.

Mesdames et messieurs, salut. De cette histoire,
La morale sans doute à vos yeux a sauté :
La femme est, et je plains ceux qui n'y veulent croire,
Un trésor de fidélité.
Il n'est que leurs maris pour être plus fidèles
Comme au printemps en fleurs le sont les hirondelles :
Ainsi c'était hier et ce sera demain!
Quelqu'un de vous a-t-il jamais trompé sa femme?
Quelqu'une son mari. Vous, monsieur? Vous, madame?

Personne ne lève la main?
La cause est entendue, une existence pure
Est l'unique chemin qui mène au Paradis
Cy se termine l'aventure
De madame Grisélidis.

FIN.

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.

